

MIAN DEPOHI FEROL

L'EXIL IMMOBILE



MIAN DEPOHI FEROL

L'EXIL IMMOBILE

ROMAN

DÉDICACE

À tous les fils qui tremblent de décevoir. Et aux rêves qui pèsent plus lourd que des bagages.

« Le rêve est la pire des drogues, car c'est la seule qui donne l'illusion qu'on est éveillé quand on dort encore. »

Fernando Pessoa

CHAPITRE 1.

Il y a deux saisons dans la chambre de Yann : la saison du four et la saison de l'étuve. En ce mois de novembre, c'est le four. Les murs de parpaings nus, que le propriétaire d'Abobo n'a jamais pris la peine de crépir, ont emmagasiné la colère du soleil toute la journée et la recrachent maintenant, à vingt-deux heures, avec une lenteur sadique.

Yann est assis en tailleur sur son matelas mousse posé à même le sol. Il ne porte qu'un caleçon de marque contrefaite. Une goutte de sueur, grasse et tiède, naît à la racine de ses cheveux, contourne son oreille et vient mourir au coin de ses lèvres. Il ne l'essuie pas. Ici, dans ce bunker secret, l'énergie coûte trop cher pour être gaspillée dans des gestes inutiles.

Devant lui, posé en équilibre sur une brique qui lui sert de table de chevet, son iPhone à l'écran fissuré illumine l'obscurité comme un petit autel numérique. Sur l'écran, il neige.

Il zoome sur l'image avec son pouce et son index, vérifiant les pixels une dernière fois. Le travail est propre. Chirurgical. Yann a passé l'après-midi à détourner sa propre tête sur une application de retouche pour la greffer sur le corps d'un inconnu traversant la place de la République, à Paris. Ce *Yann virtuel* porte une parka rouge flamboyante, une écharpe en laine grise enroulée trois fois autour du cou et un bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils. Il a les joues rosies par un vent glacial qui n'existe pas. Il a l'air pressé, important, européen. Le *Yann réel*, celui qui est en train de fondre, a juste faim et une envie pressante d'aller se soulager, mais il n'ose pas sortir dans le couloir commun de peur de croiser un voisin curieux qui lui demanderait ce qu'il fait là.

Il prend une grande inspiration. L'air sent la poussière chauffée et le cube Maggi périmé venant de la cuisine commune de la cour. Il appuie sur "Publier".

La barre de chargement bleue avance lentement, ralentie par la connexion 3G capricieuse qu'il paie au jour le jour avec ses dernières pièces. *Publication en cours... Publication terminée.*

La photo apparaît sur son mur Facebook et dans sa story Instagram. La légende, il l'a peaufinée pendant une heure, cherchant les mots justes pour sonner "expatrié" : « *Premier contact avec l'hiver parisien. Ça pique, mais la Ville Lumière tient ses promesses ! Grosse pensée pour la famille au chaud à Babi. #Paris #NewLife #Hiver* »

Il repose le téléphone sur la brique. Il s'allonge sur le dos, les mains derrière la tête, fixant les taches d'humidité au plafond qui dessinent des cartes de pays imaginaires où il n'ira jamais. Le silence de la chambre est trompeur. De l'autre côté du mur, Abidjan gronde. Il entend le bruit caractéristique des taxis communaux, ces "wôrô-wôrô" qui klaxonnent comme des animaux blessés, les basses étouffées d'un maquis lointain qui crache du Zouglou, et les éclats de voix d'une dispute conjugale dans la cour voisine. La vie est là, à trois mètres de lui. Vibrante. Bruyante. Réelle. Mais il n'a plus le droit d'y toucher. Pour le monde entier, Yann Touré est à six mille kilomètres. Il est un exilé. Il est une réussite.

Bzzzt. Première vibration. Le téléphone s'allume. Un "J'aime" de Tante Aïcha. Elle est toujours la première, comme si elle passait sa vie à guetter la réussite des autres pour s'en nourrir ou s'en plaindre. *Bzzzt.* Commentaire de son père : « *Courage mon fils. Couvre-toi bien. On prie pour toi.* »

Yann sent une boule dure, acide, remonter dans sa gorge. Ce n'est pas la faim. C'est la honte. Une honte physique, qui pèse dans l'estomac comme une pierre avalée. Le Vieux. S'il savait. S'il savait que son fils "le Parisien" est caché à dix kilomètres de la maison familiale, dans un studio insalubre loué avec l'argent qui devait servir à payer le premier mois de caution en France. S'il savait que le visa n'est jamais arrivé. Que le passeport est revenu du consulat avec ce tampon rouge, humiliant, définitif : *REFUSÉ*.

Mais Yann ne pouvait pas le lui dire. Il revoit la scène, il y a trois jours. Le mouton égorgé dans la cour. Les griots loués pour l'occasion. Les voisins venus toucher ses vêtements comme s'il était déjà devenu sacré. — Mon fils va en France ! Il va nous sauver ! criait son

père en levant sa canne vers le ciel. Comment, après ça, revenir vers lui en disant : "Pardon Papa, je suis resté à terre" ? À Abidjan, on ne meurt pas de honte, on tue les autres avec. Avouer son échec, c'était tuer son père socialement. C'était faire de lui la risée du quartier. Alors Yann a choisi la seule option qui restait : la disparition.

Il a pris la valise. Il a pris les bénédictions. Il a pris le taxi pour l'aéroport Félix Houphouët-Boigny. Il a embrassé Prisca, sa fiancée, qui pleurait en lui promettant de l'attendre, ignorant qu'elle embrassait un fantôme. Il a passé les premiers portiques de sécurité, ceux où la famille ne peut plus suivre. Et puis, il est allé aux toilettes du terminal. Il s'est assis sur la cuvette, la valise serrée contre ses genoux, et il a attendu. Il a écouté les appels pour le vol Air France AF703. « *Dernier appel pour le passager Yann Touré.* » Il a fermé les yeux et il a imaginé qu'il montait. Il a imaginé le décollage, la poussée des réacteurs, la lagune Ébrié qui devient petite, minuscule, jusqu'à disparaître. Quand l'avion est parti pour de vrai, sans lui, il est sorti par une porte de service, a pris un taxi banalisé, et est venu s'échouer ici. À Abobo.

Bzzzt. Nouveau message. WhatsApp cette fois. C'est Prisca. « *Bébé ? Tu es bien installé ? La chambre est comment ? Envoie photo ! Tu me manques trop...* »

Il se redresse. La panique, froide et vive, lui parcourt l'échine. Une photo de la chambre. Il regarde autour de lui. Le seau d'eau grisâtre dans le coin. Le ventilateur rouillé à l'arrêt. Le cafard qui traverse le sol avec l'assurance d'un propriétaire. S'il envoie ça, c'est fini. Le château de cartes s'écroule.

Il saisit son téléphone. Ses doigts glissent sur l'écran humide de sueur. Il tape : « *Chambre hôtel Paris standard* » dans Google Images. Il fait défiler. Trop beau. Trop grand. Trop chic. Là. Une photo d'un petit hôtel Ibis Budget. Moquette grise, lampe de chevet impersonnelle, fenêtre fermée sur un ciel gris. C'est parfait. C'est triste, c'est étroit, ça ressemble à l'idée qu'on se fait de la galère européenne chic. Il enregistre l'image. Il l'envoie. « *C'est petit, chérie, mais c'est temporaire. Le temps de trouver un appartement. Je t'aime.* »

Deux coches bleues. Elle a vu. « *Oh mon pauvre chéri... Repose-toi bien. Je t'aime.* »

Yann relâche son souffle. Le monstre est nourri pour ce soir. Il se rallonge. Son ventre gargouille. Un bruit long, caverneux, sinistre. Il n'a mangé qu'un morceau de pain sec à midi. Il lui reste quinze mille francs pour tenir jusqu'à la fin du mois. À Paris, les gens sortent du

restaurant. Ici, les rats sortent des égouts. Il ferme les yeux, épuisé par l'effort colossal qu'il faut pour maintenir un mensonge à six mille kilomètres de distance. Bienvenue en exil, Yann. Bienvenue dans ta propre prison.

CHAPITRE 2.

Le premier appel arrive trois jours plus tard. Yann est en train de manger une baguette rassise trempée dans du lait concentré non sucré quand l'écran de son téléphone s'allume. Un numéro fixe. L'indicatif de la Côte d'Ivoire. +225.

Son cœur effectue un bond violent dans sa cage thoracique, un spasme de coupable pris sur le fait. Il repousse son repas de fortune. Il hésite. S'il décroche tout de suite, c'est suspect. Un "Parisien" est occupé. Un Parisien court après le métro, slalome entre des rendez-vous d'affaires, vit à cent à l'heure. Un Parisien ne répond pas à la première sonnerie comme un chômeur désœuvré assis sur un matelas en mousse.

Il laisse sonner trois fois. Quatre fois. Il se lève, fait quelques pas rapides dans les quatre mètres carrés de sa cellule pour accélérer son rythme cardiaque, pour donner à son souffle cette courte amplitude des gens pressés. Il décroche. — Allô ? — Yann ! C'est Tonton Drissa !

La voix de l'oncle hurle dans le combiné, saturée, comme s'il essayait de couvrir la distance entre les deux continents à la seule force de ses cordes vocales. Il ne sait pas que son neveu est à peine à dix kilomètres de lui, caché derrière les murs sales d'un immeuble inachevé. — Ah, Tonton ! Comment ça va au pays ? lance Yann en modulant sa voix, un mélange de chaleur familiale et de distance professionnelle. — Ça va, ça va ! Alors ? Les *Blan-cos* ? Il

fait froid ? — Terrible, Tonton. Moins deux degrés ce matin. J'ai dû acheter un manteau en laine. Le vent coupe le visage ici.

Mentir est devenu une seconde nature, une langue étrangère qu'il maîtrise désormais mieux que sa langue maternelle. — Ahi ! Faut te couvrir ! Écoute, mon fils... On est tellement fiers. Tellement fiers. Tout le quartier parle de toi. Même le fils du voisin, celui qui a fait Droit, il est jaloux ! Drissa rit. Un rire gras, satisfait. Puis, le silence tombe. Un silence lourd, gluant, que Yann reconnaît immédiatement. C'est le silence qui précède la facture. — Mais tu sais... le départ, la fête, le mouton... ça a vidé les caisses de la famille. Ton père ne te le dira pas, il a trop de dignité. Mais là... il a mal au dos, il doit voir le spécialiste, et on n'a plus rien pour l'ordonnance.

Le piège. Il vient de claquer, sec et brutal, comme une mâchoire de crocodile. Yann ferme les yeux. Il appuie son front contre le mur tiède. Il savait que ce moment arriverait, mais il espérait avoir un mois, peut-être deux. Pas trois jours. — C'est combien, Tonton ? demande-t-il, la gorge serrée. — Oh, pas grand-chose pour toi maintenant que tu as les euros ! Juste 50 000 francs. Ça fait quoi là-bas ? 75 euros ? C'est rien pour un *Mbenguiste* !

Rien. 50 000 francs CFA. C'est tout ce qu'il reste à Yann pour survivre pendant deux mois. C'est son loyer, son pain, son eau. C'est la fine membrane qui le sépare de la mendicité. S'il dit non, le doute s'installera. *"Comment ? Il est en France et il n'a pas 75 euros ? Il ment ? Ça ne marche pas ?"* Le mythe est une bête vorace. Il faut le nourrir tous les jours, avec de la chair fraîche, sinon il vous dévore.

— Pas de problème, Tonton, répond Yann d'une voix qui se veut rassurante mais qui tremble imperceptiblement. Je vais... je vais faire un transfert. Par une application. Mais ça prendra un peu de temps, je sors d'une réunion là... — Merci mon fils ! Tu es un chef ! On attend le code !

Yann raccroche. Il regarde son plafond. Un lézard margouillat le fixe, immobile. Il a l'air de se moquer de lui. Il est foutu. Il doit envoyer de l'argent à son père. De l'argent qu'il n'a pas, ou plutôt, de l'argent dont il a vitalement besoin. Il n'a qu'une solution. La pire de toutes.

Il attend que la nuit tombe totalement sur Abobo. Il sort de sa tanière vers vingt heures. Il a vissé une casquette sur son crâne et porte des lunettes de soleil bon marché, malgré l'obscurité. Il ressemble à une star de rap en déclin ou à un voleur en repérage. Il est un peu

des deux. Il s'enfonce dans les ruelles du quartier "Maroc", là où le goudron disparaît pour laisser place à la terre rouge ravivée par les pluies. L'ironie de la situation le frappe au visage comme une gifle : il s'apprête à emprunter de l'argent à des taux criminels à Abidjan, pour l'envoyer à sa famille à Abidjan, tout en payant des frais pour faire croire que l'argent vient de Paris. C'est l'opération financière la plus stupide de l'histoire du capitalisme. Il perd sur le change. Il perd sur les frais. Il perd sur les intérêts. Il s'appauvrit pour acheter le droit de paraître riche.

Il s'arrête devant une petite boutique de réparation de téléphones. L'enseigne "Sidi High-Tech" clignote faiblement. À l'intérieur, Sidi, un Mauritanien au regard impénétrable, est assis derrière une vitrine poussiéreuse remplie de vieux Samsung et de câbles emmêlés. Sidi ne répare pas vraiment les téléphones. Sidi répare les fins de mois difficiles. Yann entre. L'odeur de thé à la menthe et de plastique brûlé lui prend la gorge. — Tu veux combien ? demande Sidi sans lever les yeux de son thé. Il n'a pas besoin de demander pourquoi. Ici, personne ne vient pour acheter. Tout le monde vient pour vendre sa dignité.

— 60 000, murmure Yann. Sidi lève enfin les yeux. Il scanne Yann. Il voit les vêtements propres mais fripés. Il voit la montre qui brille mais qui ne vaut rien. Il voit la panique masquée par les lunettes noires. — Garantie ? Yann pose son passeport sur le comptoir en verre. Le sésame. La preuve de son identité. Sidi ouvre le document. Il feuillette les pages. Yann retient son souffle. Si Sidi voit la dernière page, celle avec le tampon rouge "VISA REFUSÉ", il saura. Il saura que Yann n'est pas un voyageur en transit, mais un raté en cavale. Sa valeur marchande s'effondrera. Sidi s'arrête. Il n'a pas regardé la dernière page. Le passeport ivoirien suffit. C'est une prise d'otage administrative. Sans ça, Yann n'est plus personne.

— 20 % d'intérêts. Par semaine. Tu ne rembourses pas lundi prochain, je garde le passeport et je le vends aux faussaires. C'est du vol qualifié. C'est de l'esclavage moderne. — D'accord, dit Yann.

Sidi ouvre un tiroir, compte des billets gras qui ont circulé dans trop de mains, et les pousse vers Yann. Yann les ramasse. Ils sont tièdes. Il sort de la boutique. Il marche vite vers un kiosque de transfert d'argent "Orange Money" un peu plus loin, tenu par une jeune fille qui somnole. — Dépôt, dit Yann. Il dépose les 50 000 francs sur son propre compte. Puis, il s'éloigne dans l'ombre d'un manguier. Il ouvre l'application *WorldRemit* sur son téléphone. Il a

configuré un VPN pour masquer sa localisation. Il initie le transfert vers le numéro de son père. **Origine : France (Compte Bancaire). Destination : Côte d'Ivoire (Mobile Money).**

Il valide. Les frais de transaction avalent 3 000 francs supplémentaires. « *Transfert réussi.* » Il fait une capture d'écran. Il ouvre WhatsApp. Il envoie l'image à Tonton Drissa. « *C'est fait, Tonton. Ça vient de partir de la BNP Paribas. Ça devrait arriver sur le compte du Vieux.* »

La réponse arrive dix secondes plus tard. Des émojis de mains qui prient, des cœurs, des drapeaux français. « *Merci mon fils ! Tu es la fierté de la famille !* »

Yann range son téléphone. Il lui reste 7 000 francs en poche. De quoi acheter du pain et de l'eau pour quatre jours. Et il doit 72 000 francs à Sidi pour la semaine prochaine. Le compte à rebours vient de s'accélérer. Yann marche dans la nuit d'Abobo. Il a faim. Une faim noire, profonde. Il a acheté la fierté de son père avec sa propre famine. C'est donc ça, devenir un homme ?

CHAPITRE 3

À Abidjan, la nuit n'est pas le moment où l'on dort. C'est le moment où l'on chasse. Pour Yann, le cycle circadien s'est inversé. Le jour est devenu une longue apnée, un temps mort qu'il passe à somnoler, terré comme un animal nuisible, volets clos pour ne pas laisser entrer la réalité. La nuit, en revanche, il respire. La nuit, il travaille.

Il est deux heures du matin. La chaleur est retombée de quelques degrés, laissant place à une moiteur collante. Seul l'écran de son ordinateur portable — un HP d'occasion à la batterie moribonde — éclaire son visage. Yann n'est pas un "brouteur" ordinaire. Il méprise ceux qu'il appelle les "baraqueurs", ces gamins illettrés qui passent leurs journées dans les cybercafés à copier-coller des poèmes d'amour volés pour séduire des retraitées bretonnes. Yann a une licence en Communication Visuelle. Il a de l'éthique professionnelle, même dans le crime. Il est un artisan du mensonge. Il est un architecte de vent.

Il se connecte sur Telegram. Son pseudonyme clignote en vert : *Pixel_God*. Dans les bas-fonds numériques d'Abidjan, tout le monde connaît ce nom. Si vous avez besoin d'un faux passeport français pour prouver votre existence à une victime sceptique, vous voyez Pixel_God. Si vous avez besoin d'une fausse facture d'hôpital pour justifier une demande d'argent urgente, vous voyez Pixel_God. Il est le fournisseur officiel des rêves toxiques.

Une notification tinte. « *Hé le Boss. J'ai besoin d'un kit complet. Urgence. La Tantie doute.* » Le message vient de "Sergent_Cacao", un arnaqueur de Yopougon qui doit probablement s'appeler Moussa et avoir dix-sept ans. Yann soupire. Il tape sur son clavier aux touches effacées. « *Quel profil ?* » « *Homme blanc, 45 ans, ingénieur en pétrole. Nom : Jean-Michel Durand. Elle veut voir sa carte d'identité et un billet d'avion pour Abidjan.* »

Yann se frotte les yeux. Ses pupilles lui brûlent à force de fixer la lumière bleue. « *15 000 francs. Payable d'avance.* » « *C'est cher vieux père ! Fais à 10 000.* » « *15 000 ou tu vas dessiner toi-même sur Paint.* » Un silence numérique. Puis, la notification d'un transfert Wave sur son téléphone. L'argent est là. Sale, rapide, invisible.

Yann ouvre Photoshop. Il a une banque de données impressionnante : des scans de passeports vierges, des modèles de billets Air France, des logos de cliniques privées. Il commence le travail. Il sélectionne la photo d'un homme trouvée sur un site de banque d'images russe. Un type blond, souriant, rassurant. Il le découpe. Il le colle sur le fond bleu républicain de la Carte Nationale d'Identité française. Il tape le nom : *DURAND*. Prénom : *Jean-Michel*. Né à : *Nantes*. Ses doigts volent sur le clavier. Il ajuste les ombres pour que le document ait l'air scanné et non créé numériquement. Il ajoute du "bruit", des petites imperfections, car la perfection est l'ennemie du vraisemblable. Le vrai a toujours des défauts.

En travaillant, une pensée amère le traverse. Il est en train de fabriquer une identité française parfaite pour un homme qui n'existe pas, alors que lui, Yann, qui existe bel et bien, n'a pas réussi à obtenir le moindre papier légal pour franchir la frontière. Il donne la nationalité aux fantômes, lui qui est devenu apatride dans son propre pays. Il regarde le visage de ce Jean-Michel Durand. Il a l'air heureux. Il a l'air libre. Yann ressent une pointe de jalousie envers sa propre création. Ce fichier JPEG voyagera plus loin que lui. Ce fichier ira en Europe, sur l'écran d'une femme seule, et il sera aimé. Yann, lui, restera ici, dans la poussière d'Abobo.

Il termine le billet d'avion. *Vol AF703. Siègle 12A. Départ : Paris CDG. Arrivée : Abidjan.* C'est le même vol. Celui qu'il a raté volontairement. Celui de son traumatisme. Il hésite une seconde avant d'enregistrer. Il y a une forme de masochisme à écrire ces détails encore et encore. Il vend son propre rêve au détail, en pièces détachées.

Il envoie les fichiers à Sergent_Cacao. « *C'est propre Boss. Tu es un magicien.* » Yann ne répond pas. Il ferme l'application. Il regarde son solde sur son téléphone. 22 000 francs. C'est

mieux. Mais c'est loin des 72 000 qu'il doit à Sidi le prêteur pour lundi prochain. Il lui faut encore quatre ou cinq commandes comme celle-ci. Il doit espérer que quatre ou cinq autres femmes, quelque part en France ou en Belgique, soient assez seules ce soir pour réclamer des preuves d'amour à des inconnus. Le malheur des uns fait le chiffre d'affaires des autres. C'est la base de l'économie mondiale, se dit-il. Pourquoi en serait-il autrement à Abobo ?

Il se lève et s'étire. Ses vertèbres craquent. Il entrouvre la persienne de quelques millimètres. Dehors, le ciel commence à virer au gris pâle. L'aube. L'heure des honnêtes gens. L'heure où les boulangers se lèvent et où les menteurs vont se cacher. Un coq chante, rauque et décalé, quelque part dans la cour. Yann se sent sale. Pas de la saleté de la sueur, mais d'une crasse plus profonde, indélébile. Il vient de participer à une escroquerie. Il a aidé à voler une femme qui cherche juste de l'attention.

Il repense à la dédicace de son père, à son honneur, à la prière du vendredi. « *Courage mon fils. On est fiers.* » Si le Vieux voyait ça. S'il voyait son fils, l'espoir de la lignée, fabriquer des faux papiers pour des voyous de dix-sept ans afin de payer des dettes contractées pour maintenir une illusion.

Yann referme brutalement son ordinateur. Il s'allonge sur son matelas. Il a besoin de dormir, d'éteindre son cerveau avant que la culpabilité ne devienne trop bruyante. Il ferme les yeux. Mais derrière ses paupières, il ne voit pas le noir. Il voit des pixels. Il voit des barres de chargement. Et il voit ce faux Jean-Michel Durand qui lui sourit, moqueur, depuis sa tour d'ivoire numérique. Yann s'endort avec la nausée des hommes qui ont troqué leur âme contre du crédit téléphonique.

CHAPITRE 4

Le quatrième jour, la biologie rappelle Yann à l'ordre. L'esprit peut voyager à six mille kilomètres, s'inventer une vie de dandy parisien et dîner virtuellement dans des brasseries haussmanniennes, mais le corps, lui, reste tragiquement attaché à ses besoins primaires. Le corps est une ancre lourde, rouillée, qui refuse de se laisser oublier.

Il est dix heures du matin. C'est l'heure dangereuse. L'heure où la cour commune, ce théâtre à ciel ouvert où la vie privée n'est qu'un concept abstrait, bat son plein. Les femmes lavent le linge dans de grandes bassines en plastique coloré, les enfants non scolarisés courent en hurlant après un ballon de football imaginaire, et les radios crachent les nouvelles du jour. Pour Yann, c'est un champ de mines.

Il a besoin d'aller aux toilettes. Les toilettes sont situées à l'autre bout de la cour. Une cabine en ciment, porte en tôle ondulée, partagée par six familles. Pour un homme libre, c'est une traversée de vingt secondes. Pour un clandestin qui prétend être en train de siroter un café au Trocadéro, c'est une expédition en territoire ennemi.

Il colle son oreille contre la porte en bois de sa chambre. Il analyse les sons comme un sonar. La voix de la voisine de droite, Tantie Affoué. Elle parle fort. Elle vend des jus de gingembre et connaît la vie de tout le monde mieux que le commissaire de police du quartier. Si elle voit Yann, si elle remarque son visage, elle posera des questions. — *Eh, mon petit ! Tu es nouveau ? Tu es le fils de qui ?* Et Yann devra parler. Et sa voix le trahira. Ou pire, elle le reconnaîtra peut-être. Abidjan est un village. Tout le monde a un cousin qui connaît un cousin.

Il attend une accalmie. Il enfle sa "tenue de camouflage" : un vieux jogging trop large, un débardeur taché, des lunettes de soleil (ridicules en intérieur, mais vitales) et une casquette enfoncée jusqu'au nez. Il ne ressemble pas à un Parisien. Il ressemble à un drogué en descente. C'est parfait. L'invisibilité sociale est sa meilleure armure.

Il entrouvre la porte. Un rai de lumière aveuglante tranche l'obscurité de sa tanière. La voie semble libre. Tantie Affoué est occupée à engueuler un vendeur de charbon. Yann s'élance. Il rase les murs, le dos courbé, le regard fixé sur ses propres pieds. Il marche vite, mais pas trop, pour ne pas attirer l'attention. Il est une ombre. Il est une taupe qui s'aventure à la surface.

Il atteint la cabine. Il s'y engouffre et tire le loquet rouillé. À l'intérieur, l'odeur d'ammoniaque et d'eau de Javel bon marché est suffocante. La chaleur est amplifiée par la tôle du toit. Des mouches vertes, grosses comme des billes, bourdonnent en cercles paresseux. Yann respire par la bouche. Il sort son téléphone. Réflexe conditionné. Il ouvre Instagram. Une photo de Prisca. Elle est belle. Elle porte la robe qu'il lui a offerte pour son anniversaire. Légende : « *En attendant mon roi. #Love #Distance* ».

Le contraste lui donne le vertige. Sur l'écran : l'amour, l'espoir, la pureté. Dans la réalité : il est accroupi au-dessus d'un trou turc, en sueur, terrorisé par une vendeuse de jus de gingembre, dans une latrine d'Abobo. Il a envie de rire. Un rire nerveux, hystérique. Mais il se retient. Si on l'entend rire tout seul ici, on pensera qu'il est fou. Et les fous attirent les regards.

Soudain, un coup violent contre la tôle. — Y'a quelqu'un ?! C'est pressé deh ! Une voix d'homme. Lourde. Autoritaire. Yann se fige. Il ne répond pas. Les fantômes ne répondent pas. Il tire la chasse d'eau — un seau d'eau qu'il renverse manuellement — pour signifier sa présence sans utiliser sa voix. — Tchip. Faut faire vite, hein !

Yann attend encore une minute, le cœur battant à tout rompre. Il doit sortir. Il ne peut pas s'éterniser. Il déverrouille le loquet. Il pousse la porte. L'homme est là. Un colosse en marcel, une brosse à dents à la bouche. Il fixe Yann. Yann baisse la tête, murmure un vague "pardon" inaudible et se glisse sur le côté. L'homme le regarde passer. Il fronce les sourcils. Il a l'air de chercher quelque chose dans sa mémoire. Ce visage... ces traits fins... ça lui rappelle quelqu'un.

Yann sent le regard du colosse lui brûler le dos. Il ne court pas, mais il allonge le pas. Il traverse la cour. Tantie Affoué lève la tête de ses bassines. — Eh ! Le nouveau ! Yann ne s'arrête pas. Il fait semblant d'être sourd. Il atteint sa porte. Il l'ouvre, s'y jette, et la referme à double tour. Il s'adosse au bois, haletant comme s'il venait de courir un marathon.

Il est en sécurité. Il est de retour dans le noir. Il retire ses lunettes. Ses mains tremblent. C'était moins une. L'homme à la brosse à dents... il l'a déjà vu quelque part. C'était peut-être un chauffeur de taxi qui stationne près de chez ses parents à Yopougon. Ou un ancien camarade de lycée qui a mal tourné. Le monde est trop petit pour un mensonge aussi grand.

Il retourne s'asseoir sur son matelas. Il a soif, mais il a oublié de remplir sa bouteille d'eau au robinet commun. Tant pis. Il boira sa salive. Il reprend son téléphone. Il doit poster quelque chose. Il doit reprendre le contrôle de la narration. Il cherche une photo de "Petit-déjeuner parisien". Croissant, café crème, jus d'orange pressé sur une petite table ronde. Il poste. « *Douceur du matin. Le meilleur croissant du 11ème arrondissement. Bonne journée la famille !* »

Les "J'aime" commencent à pleuvoir. Yann regarde le croissant doré sur son écran. Son estomac se tord. Il vient de risquer sa vie sociale pour aller pisser. Et maintenant, il vend du rêve avec le ventre vide. Il réalise qu'il est en train de devenir schizophrène. Il y a *Yann-Paris*, qui mange des viennoiseries et porte des écharpes. Et il y a *Yann-Abobo*, la taupe qui a peur de la lumière. La question n'est pas de savoir lequel des deux ment. La question est de savoir lequel des deux va tuer l'autre en premier.

CHAPITRE 5

L'amour est une question de fuseau horaire. Depuis cinq jours, Yann vit avec une montre mentale réglée sur GMT+1. Il calcule en permanence : *"S'il est midi ici, il est treize heures là-bas."* Il attend que le soleil se couche sur la Seine imaginaire pour oser envoyer un "Bonne nuit" à celle qui l'attend à Yopougon.

Ce soir-là, la routine bien huilée du mensonge s'enraye. Il est vingt-et-une heures à Abidjan. Yann est allongé, torse nu, cherchant désespérément un courant d'air inexistant. Son téléphone vibre. Ce n'est pas un message. C'est un appel vidéo WhatsApp. Le visage de Prisca apparaît en miniature sur l'écran, souriant, insouciant, terrifiant.

Yann fixe l'écran comme s'il s'agissait d'une bombe à retardement. L'icône verte de la caméra clignote. *Accepter. Refuser.* S'il refuse, il devra inventer une excuse : *"Je suis sous la douche"*, *"Je suis dans le métro"*. Mais il a déjà utilisé l'excuse du métro hier. Et celle de la réunion avant-hier. À force de refuser l'image, le doute va s'infiltrer. Prisca est amoureuse, pas stupide. Une fiancée qu'on ne voit jamais finit par devenir une ex-fiancée.

Il n'a pas le choix. Il doit décrocher. Mais il ne peut pas décrocher *ici*, au milieu de ses murs lépreux, avec sa peau luisante de sueur tropicale.

Il lui reste dix secondes avant que l'appel ne coupe. Le cerveau de Yann passe en mode survie. Une adrénaline froide chasse sa fatigue. Il bondit de son matelas. Il éteint l'unique ampoule nue qui pend au plafond. Noir total. Il se rue sur sa valise, toujours posée dans un coin, ce cercueil de ses espoirs. Il l'ouvre fébrilement. Il en sort son bonnet en laine gris. Il

l'enfonce sur son crâne. Il attrape l'écharpe épaisse. Il l'enroule autour de son cou nu, serrant fort pour cacher la sueur qui commence déjà à perler. Il enfle sa parka rouge par-dessus son torse nu. La doublure synthétique lui brûle instantanément la peau. C'est comme entrer dans un four en tenue de cosmonaute.

Le téléphone sonne toujours. Dernière vibration. Yann s'assoit dans le coin le plus sombre de la pièce, le dos contre le mur. Il remonte l'écharpe jusqu'au menton. Il allume la petite lampe torche de son deuxième téléphone (un vieux Nokia à touches) et la dirige vers le plafond, créant une lumière indirecte, faible, bleutée. Une lumière d'intimité. Une lumière de chambre européenne mal chauffée.

Il prend une grande inspiration. Il modifie sa posture. Il voûte les épaules, comme quelqu'un qui frissonne. Il appuie sur la caméra verte.

Le visage de Prisca remplit l'écran. Elle est belle. Elle porte un débardeur léger, ses cheveux sont tressés en nattes couchées. Elle est dans la lumière dorée du salon de ses parents. La vie, la vraie. — Bébé ! s'écrie-t-elle. Enfin je te vois !

Yann se force à sourire. Il sent une goutte de transpiration couler le long de sa colonne vertébrale, sous la parka. Ça le démange atrocement. — Salut mon cœur, dit-il. Sa voix est un peu enrouée. Ce n'est pas un jeu d'acteur. C'est la gorge sèche de la peur.

Prisca plisse les yeux. Elle approche son visage de l'écran. — Mais... on ne voit rien. Tu es dans le noir ? — Oui, chuchote Yann. Je suis... je suis en colocation, tu sais. Mon colocataire dort déjà. Il travaille tôt demain. Je ne peux pas allumer la grande lumière. Le mensonge glisse, fluide, répugnant. — Oh... je vois, dit Prisca, un peu déçue. Mais regarde-toi ! Tu as ton bonnet à l'intérieur ? — Le chauffage est en panne, ment Yann. Il fait un froid de canard dans cet appartement. Je te jure, Paris c'est beau, mais c'est le pôle Nord.

Prisca rit. Un rire clair qui traverse les milliers de kilomètres virtuels pour venir s'écraser contre les murs sales d'Abobo. — Mon pauvre chéri. Ici il fait tellement chaud, on n'arrive même pas à dormir. Je t'envverrais bien un peu de soleil par la poste. Yann a envie de hurler. Il a envie de dire : *"Je brûle, Prisca. Je suis en train de cuire dans cette veste. Je suis à dix kilomètres de toi."* Mais il remonte son écharpe. — Garde-le pour toi, le soleil. Moi, je m'habitue. C'est le prix à payer pour réussir, non ?

Elle le regarde avec une tendresse qui lui déchire l'âme. — Tu as les yeux cernés, Yann. Tu travailles trop ? — Je cherche du travail, corrige-t-il. Les entretiens... c'est fatigant. Les transports, le stress... — Ne t'inquiète pas. Tu es le meilleur. Ils vont voir ce que tu vaux. Et bientôt, tu m'enverras le billet et je viendrai te réchauffer.

Yann sent les larmes monter. Des larmes chaudes, salées, qui se mélangent à la sueur sur ses joues. Il ne peut pas supporter ça. Il ne peut pas supporter sa confiance aveugle. Il est en train de construire un avenir sur des sables mouvants, et il l'invite à venir s'y noyer avec lui. La chaleur devient insupportable. La laine du bonnet le gratte furieusement. Il a l'impression d'étouffer. Il commence à avoir la tête qui tourne. S'il s'évanouit maintenant, en direct, le téléphone tombera, la lumière bougera, et elle verra les murs en parpaings. Elle verra l'Afrique.

— Chérie... dit-il d'une voix précipitée. Je... je vais devoir te laisser. La batterie est faible. Et je ne veux pas réveiller Pierre. — Pierre ? C'est ton coloc ? — Oui. Pierre. Un Breton. Très sympa, mais il a le sommeil léger. Il invente des noms. Il invente des vies. Il peuple son désert.

— D'accord... murmure Prisca, la voix triste. Tu me rappelles demain ? En plein jour cette fois ? Je veux voir la Tour Eiffel par ta fenêtre. Yann déglutit. — Promis. Je t'aime. — Je t'aime aussi, mon Parisien.

Il appuie sur le bouton rouge. L'écran devient noir. Yann jette le téléphone à travers la pièce. Il arrache son bonnet. Il arrache l'écharpe comme si elle l'étranglait. Il ouvre la parka et s'en extirpe en gesticulant, haletant, le corps ruisselant comme s'il sortait d'une douche tout habillé. Il tombe à genoux sur le matelas.

Il fait trente degrés dans la pièce. Mais Yann tremble. Il tremble de froid. Un froid intérieur, absolu, que même le soleil d'Abidjan ne pourra jamais réchauffer. Il vient de réaliser une chose terrifiante : ce n'est pas Prisca qui lui manque le plus. C'est la vérité. Il est devenu le fantôme de sa propre existence. Et ce soir, pour la première fois, il a eu peur que le fantôme ne devienne plus réel que l'homme.

Il ramasse son téléphone dans le noir. L'écran est intact. Malheureusement. Il reste 14% de batterie. Et 0% d'espoir.

CHAPITRE 6

La dette est une horloge qui ne s'arrête jamais. Elle tictaque dans le crâne de Yann, plus forte que le bruit des taxis, plus entêtante que la faim. Les soixante-douze mille francs qu'il doit à Sidi le Mauritanien sont devenus une échéance physique. Lundi approche. Et avec lui, la menace de voir son passeport vendu au plus offrant, transformant son identité en coquille vide pour un terroriste ou un trafiquant.

Il lui faut de l'argent. Pas les miettes de 15 000 francs qu'il gratte en falsifiant des cartes d'identité pour des gamins de quartier. Il lui faut un salaire. C'est *Pixel_God*, son alias sur Telegram, qui lui a ouvert la porte. Un message laconique reçu à trois heures du matin : « *J'ai vu ton travail sur le dossier Durand. C'est propre. Si tu veux jouer dans la cour des grands, viens à cette adresse. Ne sois pas en retard. Le temps, c'est des euros.* »

L'adresse menait à Angré, un quartier résidentiel de la classe moyenne, loin de la boue d'Abobo. Yann s'y rend en *gbaka*, serré entre une vendeuse de poisson séché et un apprenti mécanicien. Il porte sa plus belle chemise, celle qu'il a repassée en utilisant le fond d'une casserole chauffée, faute de fer. Il a besoin de faire bonne impression. Il a besoin de croire qu'il va à un entretien d'embauche, et non à un pacte faustien.

Le lieu n'a rien d'un repaire de bandits. C'est une villa cossue, portail haut, barbelés électriques au sommet des murs. Une plaque dorée à l'entrée indique : "*Global Solutions & Services - Import/Export*". L'ironie ne lui échappe pas. Le mensonge commence dès la sonnette.

Un gardien silencieux lui ouvre. Il traverse une cour pavée où dorment deux SUV allemands aux vitres teintées. On le fait entrer. Le choc thermique est violent. À l'intérieur, il fait froid. Un froid polaire, artificiel, produit par des climatiseurs splits réglés sur seize degrés. Yann frissonne, mais cette fois, ce n'est pas pour faire semblant devant une caméra. C'est le froid de l'argent.

Le salon a été transformé en *open space*. Yann s'attendait à voir des jeunes excités, hurlant au téléphone, musique à fond. Il découvre une ruche silencieuse. Une vingtaine de jeunes hommes sont assis devant des ordinateurs iMac à écrans larges. Ils portent des casques audio. Ils parlent doucement, en français, en anglais, en allemand. Ils ne "broutent" pas. Ils travaillent. L'un tape un script de vente pour de faux panneaux solaires. L'autre négocie l'achat d'un conteneur fantôme avec une entreprise logistique à Marseille. C'est aseptisé. C'est professionnel. C'est terrifiant.

— Impressionnant, n'est-ce pas ? Un homme se tient au bout de la pièce. La quarantaine, costume en lin beige, lunettes sans monture. Il ressemble à un banquier ou à un pasteur évangéliste à succès. Il n'a pas l'air dangereux. C'est ce qui le rend dangereux. — Je suis l'Architecte, dit l'homme en tendant une main manucurée. Et toi, tu es le graphiste. Celui qui a fait le passeport Durand.

Yann serre la main. Elle est sèche. — C'est moi, dit Yann. — Suis-moi.

Ils entrent dans un bureau vitré qui domine la salle. L'Architecte s'assoit derrière un bureau en verre. Il ne propose pas à Yann de s'asseoir. — J'ai analysé ton fichier, dit l'Architecte. Tu as ajouté du bruit numérique sur la photo d'identité. Tu as volontairement flouté le tampon de la préfecture. Pourquoi ? — Parce qu'un document trop net a l'air faux, répond Yann instinctivement. La réalité est sale. Si c'est trop parfait, l'œil humain détecte l'arnaque. Il faut salir la vérité pour la rendre crédible.

L'Architecte sourit. Un sourire fin, coupant comme une feuille de papier. — Exactement. Les amateurs cherchent la perfection. Les professionnels cherchent l'imperfection. Tu as l'œil, petit. Tu as fait des études ? — Licence en Communication Visuelle. Beaux-Arts d'Abidjan. — Et tu vis où ? — Abobo. — Et tu rêves de quoi ? Yann hésite. Il pourrait mentir. Mais dans cette pièce réfrigérée, face à cet homme qui a fait du mensonge une industrie, la vérité semble être la seule monnaie d'échange valable. — Je rêve de partir. — On rêve tous de partir, soupire l'Architecte. C'est pour ça qu'on a créé cet endroit. Ici, on part tous les jours.

Regarde-les. Il désigne les jeunes derrière la vitre. — Lui, là-bas, il s'appelle Kévin pour ses clients. Il habite à Lyon. Celui à côté, c'est le Dr Müller, chirurgien à Berlin. Ici, nous ne sommes pas en Côte d'Ivoire. Nous sommes dans le *Cloud*. Nous sommes nulle part. Et nulle part, c'est mieux qu'ici.

L'Architecte ouvre un tiroir et sort une tablette graphique Wacom dernière génération. — Je n'ai pas besoin d'un autre brouteur. J'ai assez de voix. J'ai besoin d'une main. J'ai besoin de quelqu'un capable de fabriquer les preuves que mes voix vendent. Des relevés bancaires, des actes de propriété, des sites web vitrines pour des sociétés qui n'existent pas. Il pose la tablette devant Yann. — Salaire de base : 150 000 francs par mois. Primes au résultat. Tu dors ici si tu veux. Tu manges ici. Mais une fois que tu entres dans le système, tu appartiens au système. Tes doigts deviennent mes doigts.

150 000 francs. C'est le double de ce que Yann espérait gagner en un mois de galère. C'est le remboursement de Sidi. C'est la nourriture. C'est peut-être même... un vrai billet d'avion, un jour. Mais c'est aussi la fin de son innocence. Ce n'est plus de la débrouille. C'est du crime organisé. C'est devenir l'ouvrier qualifié d'une usine à détruire des vies en Europe.

Yann regarde la tablette graphique. Elle est noire, lisse, tentante. C'est l'outil qu'il a toujours voulu avoir pour créer de l'art. On lui propose de l'utiliser pour créer du faux. Il pense à Prisca. À son père. À la honte qui l'attend dehors, sous le soleil brûlant. Il pense à la fraîcheur de la climatisation. Ici, au moins, il ne transpire pas.

— Je commence quand ? demande Yann. L'Architecte ne sourit plus. Il a l'air presque triste d'avoir gagné si facilement. — Maintenant. Tu as un dossier urgent. Une fausse promesse d'embauche pour une compagnie pétrolière au Canada. Le client est un père de famille breton qui croit qu'il va changer de vie. Fais-le rêver, Yann. Fais-le rêver jusqu'à ce qu'il n'ait plus un sou.

Yann s'assoit. Il prend le stylet. Il sent le poids de la technologie entre ses doigts. Il n'est plus Yann le chômeur. Il n'est plus Yacouba le menteur amateur qui photoshopait ses selfies. Il est devenu un rouage. Il ouvre un nouveau document. Fond blanc. Il commence à dessiner les contours d'une vie qui n'existera jamais, pour un homme qu'il ne verra jamais. Dehors, le soleil tape sur les murs d'Abidjan. Mais à l'intérieur, dans le frigo des ambitions, Yann a froid.

CHAPITRE 7

On dit souvent que l'argent n'a pas d'odeur. C'est faux. L'argent de Yann sent le climatiseur industriel et la culpabilité froide. À la fin de sa première semaine, l'Architecte lui a versé une avance. Pas en virement bancaire — cela laisse des traces — mais en espèces, dans une enveloppe kraft marron, glissée discrètement sur son bureau en verre comme on donne un pourboire à un complice honteux. Cent cinquante mille francs CFA. C'est plus que le salaire d'un instituteur. C'est plus que ce que son père a gagné en six mois de retraite. Et Yann a gagné cela en quatre nuits, assis dans un fauteuil ergonomique, à détruire les rêves d'un inconnu au Canada.

Sa première destination n'est pas une épicerie, mais la boutique de Sidi. Il est vingt heures. Yann entre dans l'échoppe du Mauritanien avec une démarche nouvelle. Il ne rase plus les murs. L'argent redresse la colonne vertébrale. Il sort la liasse. Il compte soixante-douze mille francs. Il les pose sur le comptoir graisseux. Sidi lève un sourcil. Il ne s'attendait pas à le revoir, ou du moins, pas avec la somme. Il s'attendait à récupérer un passeport pour le marché noir. — Tu as trouvé un trésor ? demande l'usurier en ramassant les billets avec une dextérité d'arachnide. — J'ai trouvé du travail, répond Yann sèchement. Rends-moi mon passeport.

Sidi ouvre son tiroir. Il sort le document vert. Yann le saisit. Il caresse la couverture. Ce n'est qu'un carnet de papier et d'encre, mais à cet instant, il pèse le poids de sa liberté. — Tu es un bon client, dit Sidi en souriant, dévoilant une dent en or. Si tu as besoin d'investir... reviens me voir. Yann sort sans répondre. Il ne reviendra jamais. Il vient de changer de maître. Il a

quitté le maître qui brise les jambes pour celui qui brise les consciences. C'est une promotion sociale.

De retour dans son bunker, Yann regarde le reste de l'argent. Soixante-dix-huit mille francs. Il a faim. Il pourrait aller dans un bon maquis, manger un poisson braisé, boire une bière glacée. Mais il ne le fait pas. Le mensonge a ses propres règles budgétaires. Il ne peut pas dépenser cet argent "visiblement". S'il arrive avec des vêtements neufs ou de la nourriture de luxe, les voisins poseront des questions. *"D'où sort l'argent du chômeur ?"*

Alors, Yann investit dans sa mise en scène. Le lendemain, il se rend à Adjamé, dans le marché noir de l'électronique. Il n'achète pas de nourriture. Il achète une *Ring Light*. C'est un anneau lumineux sur trépied, utilisé par les influenceuses beauté pour lisser leur peau et faire briller leurs yeux. C'est l'outil indispensable du menteur moderne.

Le soir même, il installe le trépied face à son matelas. Il fixe son téléphone au centre. Il allume. Une lumière blanche, chirurgicale, inonde son visage. Sur l'écran de retour, le miracle opère. Les cernes disparaissent. La sueur semble être un éclat naturel, un "glow" de bonne santé. Les murs sales derrière lui plongent dans l'ombre par contraste. Yann ne ressemble plus à un réfugié d'Abobo. Il ressemble à un jeune cadre dynamique dans un appartement tamisé de la banlieue parisienne.

Il appelle Prisca. Elle décroche à la première sonnerie. — Waouh ! s'exclame-t-elle. Tu as bonne mine ! Yann sourit. Le sourire est plus facile quand on a le ventre plein et les dettes payées. — Ça va mieux, dit-il. J'ai trouvé un petit boulot. Intérim. Saisie de données informatiques. C'est une demi-vérité. La pire espèce de mensonge. — C'est vrai ? Oh Yann, je suis trop contente ! C'est dans quel quartier ? — La Défense. Le quartier des affaires. C'est grand, tu verrais ça... Des tours en verre, des gens en costume partout. Il décrit les bureaux de l'Architecte à Angré, mais il les transpose mentalement à Paris. La fiction se nourrit du réel pour devenir plus digeste.

— Et devine quoi ? ajoute-t-il. J'ai eu une avance. Regarde ton téléphone. Une seconde plus tard, Prisca reçoit une notification *Orange Money*. Vingt mille francs. Elle pousse un petit cri. — Yann ! Mais tu es fou ? Tu dois garder ça pour toi ! Pour ton loyer ! — C'est pour toi, dit-il, grand seigneur. Pour que tu t'achètes quelque chose. Une robe. Ou pour aller au salon de coiffure. Je veux que ma femme soit belle quand je viendrai la chercher.

Prisca a les larmes aux yeux. — Tu es le meilleur homme du monde, Yann. Je t'aime tellement. Yann reçoit cet amour comme un coup de poing dans l'estomac. Il vient de lui envoyer de l'argent sale. De l'argent volé à un Canadien naïf ou à une veuve belge. Il vient de blanchir son crime dans le cœur de sa fiancée. — Je t'aime aussi, murmure-t-il. Il coupe l'appel rapidement. La *Ring Light* lui brûle les rétines.

Il éteint la lumière. L'obscurité d'Abobo reprend ses droits, brutale. Yann reste assis dans le noir. Il a réussi. Il a payé ses dettes, il a rassuré sa fiancée, il a sécurisé son mythe. Il sort une bouteille de vin rouge bon marché qu'il a achetée au supermarché. Une marque française bas de gamme, "Baron de Lestac". Il en verse dans un gobelet en plastique ébréché. Il boit. Le vin est tiède. Il a un goût de tanin agressif et de métal. Yann ferme les yeux et essaie d'imaginer qu'il est sur une terrasse à Montmartre. Mais l'imagination ne vient pas. Il ne voit que le visage de l'Architecte qui lui sourit. Il ne voit que les fichiers falsifiés.

Il réalise soudain qu'il est en train de changer. Avant, quand il marchait dans la rue, il regardait les gens avec empathie. Aujourd'hui, en rentrant du travail, il a croisé un Blanc au Plateau. Un touriste perdu avec une carte. Le premier réflexe de Yann n'a pas été de l'aider. Son cerveau a pensé : *"Cible facile. Portefeuille accessible. Probablement naïf. Bon client pour une arnaque au sentiment."*

Yann repose son gobelet. Le vin lui donne la nausée. Il n'a pas seulement vendu son temps à l'Architecte. Il lui a vendu son regard sur le monde. Il est devenu un prédateur. Et le pire, c'est que le sang de ses victimes a le goût sucré de la victoire.

Il se recouche, seul, riche de cent mille francs, mais plus pauvre que jamais. Cette nuit-là, il rêve qu'il est à Paris, sous la Tour Eiffel. Mais la Tour n'est pas en fer. Elle est faite de barreaux de prison. Et au sommet, l'Architecte le regarde en riant.

CHAPITRE 8

Le mensonge est une maladie de l'âme, mais le paludisme, lui, ne négocie pas avec la métaphysique. Il frappe les riches comme les pauvres, les menteurs comme les saints. Le mardi matin, Yann ne se réveille pas. Il émerge d'un cauchemar gluant pour tomber dans une réalité qui tremble.

Il fait trente-deux degrés dans la chambre. Le soleil de midi tape sur la toiture en tôle comme un marteau-piqueur silencieux. Pourtant, Yann claque des dents. Il est recroquevillé sous son drap, les genoux remontés contre la poitrine, secoué par des spasmes violents. Il a froid. Un froid polaire, intérieur, qui semble geler ses os de l'intérieur. L'ironie du sort lui décoche son plus beau sourire : il a passé des semaines à simuler l'hiver parisien pour ses abonnés, et voilà que son corps lui offre une banquise privée en plein cœur d'Abidjan.

Il essaie de se lever pour boire. Ses jambes sont en coton. La pièce tourne. Le ventilateur au plafond ne ressemble plus à une hélice, mais à une bouche noire qui veut l'aspirer. Il connaît ces symptômes par cœur. Tout Ivoirien les connaît. La bouche pâteuse, amère, comme s'il avait mâché du paracétamol pur. Les articulations qui grincent comme des charnières rouillées. La barre de fer au milieu du front. Une crise de "palu". Une vraie.

Il retombe sur le matelas. Dans une vie normale, il aurait appelé sa mère. Maman Awa serait venue avec sa soupe de poisson pimentée et ses comprimés de quinine. Elle lui aurait massé le front avec du beurre de karité. Dans une vie normale, il aurait appelé Prisca. Elle serait venue lui tenir la main, inquiète et douce. Mais Yann n'a plus de vie normale. Il a une vie clandestine. Il ne peut appeler personne. Comment expliquer à sa mère qu'il a le paludisme à

Paris, en plein hiver, alors qu'il n'y a pas de moustiques anophèles en France ? Comment dire à Prisca de venir lui apporter des médicaments sans lui révéler l'adresse de sa cachette ?

Il est riche de cent cinquante mille francs cachés sous son matelas, mais il est plus seul qu'un chien errant. L'argent ne peut pas lui apporter un verre d'eau.

Toc. Toc. Toc. Quelqu'un frappe à la porte. Le bruit résonne dans son crâne comme des coups de canon. — Eh ! Le nouveau ! C'est Tantie Affoué ! La voisine. La vendeuse de jus. La menace. Yann se fige sous son drap. Il retient sa respiration malgré les frissons qui secouent sa cage thoracique. — Je n'ai pas entendu ta porte ce matin, crie-t-elle à travers le bois. Tu es là ? J'ai préparé du *tchep*, je voulais t'en donner un peu.

C'est la gentillesse africaine. Celle qui ne laisse personne mourir de faim, mais qui ne laisse personne avoir de secrets. Yann doit répondre. S'il ne répond pas, elle va insister. Elle va peut-être essayer d'ouvrir. Elle va appeler le propriétaire. Il rassemble ses dernières forces. Il essaie de stabiliser sa voix, de masquer le tremblement. — Merci... Tantie, croasse-t-il. Sa voix est faible, cassée. — Eh ! Tu es malade ? demande-t-elle aussitôt, l'oreille collée à la porte. Ouvre, je vais te regarder. — Non ! crie presque Yann. L'effort lui arrache un vertige. — Non... c'est... je travaille. Je suis en conférence. Au téléphone. Ne me dérangez pas.

Silence derrière la porte. Tantie Affoué a dû être vexée. On ne refuse pas un plat. On ne refuse pas de l'aide. — Ok, monsieur le Ministre, grommelle-t-elle en s'éloignant. Reste avec ta faim.

Yann écoute ses pas lourds s'éloigner. Il pousse un soupir tremblant. Il a sauvé son secret, mais il vient de se condamner à souffrir seul. Il attrape son téléphone. L'écran lumineux lui brûle les yeux. Trois appels manqués de Prisca. Deux messages vocaux. « *Yann ? Tu ne réponds pas ? Tu es encore au travail ?* » « *Chéri, je m'inquiète. Rappelle-moi.* »

Il ne peut pas la rappeler. Il ne peut pas simuler une voix normale. Il ne peut pas mettre la *Ring Light*. S'il allume la caméra, elle verra un cadavre en sueur, les yeux jaunes, tremblant de fièvre. Elle verra la maladie des tropiques. Il tape un message, les doigts engourdis : « *Grosse grippe. Je suis KO. Je dors. Je t'appelle demain.* » Il éteint le téléphone.

La nuit tombe. La fièvre monte. Le délire commence. Dans l'obscurité de sa chambre, Yann ne sait plus où il est. Il rêve qu'il est vraiment à Paris. Il marche nu dans la neige, sur les

Champs-Élysées. Les passants le regardent. L'Architecte est là, assis sur l'Arc de Triomphe, et lui jette des fausses pièces d'identité comme des confettis. Puis le rêve change. Il est dans l'avion. L'avion décolle. Mais il n'y a pas de siège. Il est assis sur son matelas en mousse, au milieu de la carlingue. Tout le monde le pointe du doigt. "L'imposteur ! L'imposteur !"

Il se réveille en sursaut, trempé, le cœur au bord de l'explosion. Il a soif. Une soif animale. Il n'y a plus d'eau dans sa bouteille. Il doit sortir. C'est une question de vie ou de mort. Il est deux heures du matin. La cour est silencieuse. Yann rampe presque jusqu'à la porte. Il l'ouvre. L'air extérieur est un peu plus frais, mais pour lui, c'est une gifle de glace. Il marche en titubant jusqu'au robinet commun au milieu de la cour. Il ressemble à un spectre. Il ouvre le robinet. Il colle sa bouche contre le métal froid. Il boit l'eau du robinet, l'eau douteuse d'Abobo, celle qu'il évitait soigneusement depuis le début pour ne pas tomber malade. Il s'en fiche. L'eau coule sur son menton, sur son torse. Il boit la vie.

Il se redresse péniblement. Et là, dans l'ombre d'un auvent, il voit deux yeux qui le fixent. C'est un chien. Un chien maigre, galeux, qui dort là. L'animal le regarde sans aboyer. Il semble reconnaître un semblable. Un être traqué, malade, qui sort la nuit pour voler un peu de survie. Yann a envie de pleurer, mais il n'a plus de larmes. L'eau qu'il vient de boire sert juste à maintenir son sang liquide.

Il retourne dans sa chambre. Il verrouille la porte à double tour. Il s'écroule sur le matelas. Il a survécu à la soif. Il survivra à la nuit. Mais quelque chose s'est brisé en lui. Il a compris que l'exil, le vrai, ce n'est pas être loin de son pays. L'exil, c'est d'être malade et de ne pas pouvoir dire "J'ai mal" à ceux qu'on aime. C'est ça, le prix du ticket pour l'Occident imaginaire : le silence absolu de la souffrance.

CHAPITRE 9

Trois jours après la fin de la fièvre, Yann retourne à la villa d'Angré. Il a perdu quatre kilos. Ses pommettes sont saillantes, son regard plus creux, plus fiévreux. Il ne ressemble plus au jeune diplômé un peu rond qui cherchait du travail. Il a l'allure affûtée, coupante, d'un animal qui a compris que manger ou être mangé n'est pas une métaphore, mais un choix de carrière.

Quand il entre dans l'open-space réfrigéré, il ne frissonne pas. Au contraire. Il inspire l'air conditionné à seize degrés comme un asthmatique inspire sa Ventoline. Cet air sec, purifié, chimique, c'est l'odeur de la réussite. C'est l'odeur de ceux qui ne subissent pas le climat, mais qui le contrôlent.

L'Architecte est là, debout derrière la baie vitrée de son bureau, tel un capitaine sur la passerelle d'un navire pirate immobile. Il observe Yann entrer. Il hoche la tête. Il aime cette nouvelle silhouette. La faim rend les hommes productifs.

— Tu as une sale tête, dit l'Architecte quand Yann s'assoit en face de lui. — C'est le métier qui rentre, répond Yann en allumant son iMac. L'Architecte sourit. Il pose un dossier sur le bureau en verre. Pas une enveloppe kraft cette fois. Une clé USB noire, mate, lourde. — Oublie les passeports et les fausses factures EDF. C'est du travail d'amateur. Aujourd'hui, on passe à la vitesse supérieure. Il s'assoit sur le bord du bureau, dominant Yann de toute sa hauteur. — Tu sais ce que c'est que la "Vallée de l'Étrange" ? Yann hoche la tête. — *The Uncanny Valley*. C'est le moment où un robot ou une image de synthèse ressemble presque à un humain, mais pas tout à fait. Ça crée un malaise. — Exactement. Nos "brouteurs" en bas

ont un problème. Ils arrivent à séduire par écrit. Ils envoient des photos volées. Mais tôt ou tard, la "cliente" veut un appel vidéo. Et là, c'est la panique. Ils ne peuvent pas montrer leur vrai visage. Alors ils prétextent que la caméra est cassée, ou qu'il fait trop sombre. Mais les clientes ne sont plus aussi bêtes qu'avant. Elles veulent voir.

L'Architecte tapote la clé USB. — Là-dedans, il y a un logiciel russe. Très cher. Très illégal. C'est un moteur de *Deepfake* en temps réel. Il prend le visage d'un modèle blanc, et il le plaque sur le visage de l'utilisateur. Il copie les expressions. Si tu souris, le masque sourit. Si tu clignes des yeux, le masque cligne. Yann regarde la clé USB. Il comprend instantanément. — Tu veux que je configure ça ? — Je veux que tu le pilotes. J'ai un "Mugu" — une cliente — très riche. Une notaire de Bordeaux. Veuve. Elle est "amoureuse" de Jean-Marc, un architecte lyonnais. Ce soir, à 19 heures, Jean-Marc doit l'appeler en vidéo pour lui demander 5 000 euros pour un problème de chantier. Le brouteur qui fait la voix sera dans la pièce d'à côté. Toi, tu seras le visage.

C'est vertigineux. Yann ne va plus seulement créer des documents morts. Il va devoir *être* quelqu'un d'autre, en direct, vivant.

À 18h55, tout est prêt. Yann est assis dans une cabine insonorisée, face à une webcam 4K. Sur son écran, le logiciel affiche deux fenêtres. À gauche, son propre visage, fatigué et noir. À droite, le résultat final : un homme blanc de cinquante ans, poivre et sel, aux yeux bleus rassurants. Yann bouge la tête à droite. L'homme blanc bouge la tête à droite. Yann sourit. L'homme blanc sourit. C'est un sourire charmant, un sourire de gendre idéal, qui masque totalement les dents jaunies de Yann. C'est de la sorcellerie technologique. Yann sent une bouffée de puissance pure lui monter au cerveau. Il n'est plus Yann le chômeur d'Abobo. Il est un dieu protéiforme. Il peut être n'importe qui.

— On lance l'appel, dit la voix de l'Architecte dans son oreillette. La sonnerie retentit. L'écran s'allume. Une femme apparaît. La cinquantaine, élégante, un collier de perles, l'air anxieux. Elle est dans un salon bourgeois avec des livres derrière elle. La France, la vraie. — Jean-Marc ? C'est toi ? demande-t-elle d'une voix tremblante.

Dans la cabine voisine, le "brouteur" (un certain Moussa à la voix grave) parle dans un micro. — *Oui ma chérie. C'est moi. Enfin.* Yann, lui, ne parle pas. Il se contente de bouger les lèvres en synchronisation, tel un ventriloque muet. Il mime l'amour. Il penche la tête avec tendresse. Il fronce les sourcils avec inquiétude. Il joue de son visage comme d'un instrument.

La femme fond en larmes. — Oh, mon Dieu... Je croyais que tu n'existais pas. Mes enfants me disent que je suis folle. Mais tu es là. Tu es vrai. Yann la regarde pleurer. Il devrait ressentir de la pitié. Cette femme pourrait être une tante, une amie. Elle est seule. Elle cherche juste un peu de chaleur humaine. Mais Yann ne ressent rien. Il est fasciné par la technique. Il surveille les bords du masque numérique pour s'assurer qu'il n'y a pas de "glitch", pas de bug. Il est un technicien de l'âme. — *Je t'aime, Catherine*, dit la voix de Moussa. *Mais j'ai ce problème de ciment qui bloque tout...*

Yann fait une expression de détresse digne d'un acteur de l'Actors Studio. Il se passe la main sur le visage (le logiciel gère parfaitement l'occlusion, la main de Yann disparaît pour laisser place à une main blanche). — Je vais t'aider, Jean-Marc, dit la femme. Je vais faire le virement. Tout de suite. Je ne veux pas que tu aies des ennuis. — *Tu es un ange*, répond la voix.

L'appel dure dix minutes. Dix minutes durant lesquelles Yann tient la vie de cette femme entre ses cils numériques. Quand l'écran s'éteint, Yann reste immobile. Il retire son casque. Il regarde son propre reflet dans l'écran noir. Son vrai visage. Il le trouve décevant. Il le trouve terne. Il préférerait être Jean-Marc. Jean-Marc est riche, Jean-Marc est aimé, Jean-Marc est sauvé par des notaires bordelaises. Yann, lui, est seul.

La porte de la cabine s'ouvre. L'Architecte entre, applaudissant lentement. — Magistral. Elle vient de valider le transfert. 3 millions de CFA en dix minutes. Il pose une main sur l'épaule de Yann. — Tu as un don, Yann. Tu sais pourquoi ? Parce que tu n'as pas surjoué. Tu as gardé cette petite tristesse dans le regard. Les femmes adorent les hommes tristes. Ça leur donne envie de les sauver.

Yann se lève. Il a les jambes qui tremblent un peu, comme après une performance sportive. — C'est... effrayant, murmure-t-il. — C'est le monde moderne, corrige l'Architecte. Tout est faux. Les politiciens à la télé, les publicités, les filtres Instagram de ta fiancée... Nous, on ne fait que rétablir l'équilibre économique. On vend du rêve à ceux qui ont trop d'argent et pas assez d'amour. C'est du commerce équitable.

Yann sort de la villa. Il fait nuit. La chaleur d'Abidjan lui saute au visage, lourde, poisseuse, chargée d'odeurs d'égouts et de fritures. Il prend un taxi. Il sort son téléphone pour appeler Prisca. Il a besoin d'entendre sa voix. Mais son doigt s'arrête au-dessus de l'icône "Appel Vidéo".

Une pensée horrible le traverse. Et si Prisca ne l'aimait pas lui ? Et si elle aimait, elle aussi, une image ? Le "Yann parisien", celui de la *Ring Light*, celui des mensonges ? Si elle voyait le vrai Yann, là, maintenant, assis dans ce taxi, complice d'une escroquerie sentimentale, maigre et cynique... l'aimerait-elle encore ? Ou est-ce que, comme la notaire de Bordeaux, elle est juste amoureuse d'un masque ?

Yann range son téléphone sans appeler. Il a peur de la réponse. Il vient de comprendre qu'il n'y a aucune différence entre son travail et sa vie privée. Il est devenu son propre Deepfake.

CHAPITRE 10

L'argent brûle les doigts, mais l'argent sale brûle l'âme. Yann a touché sa part sur l'arnaque de la notaire : trois cent mille francs CFA. Une fortune liquide, cachée dans une chaussette au fond de sa valise. C'est un vendredi soir. Abidjan entre en ébullition. La ville s'étire, rugit, prête à boire et à danser pour oublier la semaine. Dans sa chambre-bunker d'Abobo, Yann suffoque. Il ne supporte plus l'odeur du renfermé, ni celle de ses propres mensonges. Il a besoin de sortir. Il a besoin de *valider* son personnage. À quoi bon être riche si c'est pour vivre comme un rat ?

Il décide de s'offrir une "permission de minuit". Il se douche longuement au seau d'eau froide. Il s'habille avec soin : un pantalon chino beige, une chemise en lin blanche (achetée en friperie "Premier Choix" à Adjamé, mais qui fait très "Zara Homme"), et des mocassins sans chaussettes. Il se parfume. Il met sa montre dorée. Il se regarde dans le miroir fêlé. Il n'est plus Yann le chômeur. Il est *Yann de Paris*. Il est un "Benguiste" en vacances. Il ne prend pas le bus. Il commande un VTC climatisé sur son téléphone. Destination : Zone 4. Le quartier des expatriés, des Libanais riches et des filles de joie de luxe.

La voiture glisse sur le Troisième Pont. Yann regarde la lagune noire scintiller sous les lumières de la ville. Il baisse la vitre pour sentir l'air. Ici, l'air ne sent pas la poussière. Il sent l'iode et l'argent.

Il se fait déposer devant le *Life Star*, un lounge bar huppé. Le videur le scanne. Yann soutient le regard avec l'arrogance tranquille de ceux qui ont des euros en poche. Le videur s'écarte. Yann entre. Le choc est immédiat. La musique est basse, sophistiquée. L'air conditionné est parfait. Les gens sont beaux. Il s'installe au bar. — Une coupe de Ruinart, dit-il sans regarder le barman. Le verre arrive, glacé, perlé de condensation. Il coûte 15 000 francs. Le budget de

survie d'une semaine englouti en une gorgée. Yann boit. Le champagne est froid, piquant, délicieux. Il ferme les yeux. Pendant une seconde, il y croit. Il est vraiment ce jeune cadre dynamique rentré au pays pour faire la fête.

— Tu as du feu ? Yann rouvre les yeux. Une femme s'est installée à côté de lui. Elle est sublime. Métisse, robe moulante, cheveux lisses. Elle tient une cigarette fine entre des doigts manucurés. Yann sort son briquet. Il l'allume. Elle aspire une bouffée, rejette la fumée vers le plafond et le fixe. — Tu viens d'arriver ? demande-t-elle. Je ne t'ai jamais vu ici. C'est le test. — Je suis là pour deux semaines, ment Yann avec une fluidité déconcertante. Je vis à Paris. Dans le 11ème. Je suis venu voir la famille et... respirer un peu. Elle sourit. Un sourire de prédatrice qui reconnaît une proie juteuse. — Ah, Paris... C'est dur là-bas en ce moment, non ? Avec les grèves, le froid... — Terrible, soupire Yann. On court tout le temps. Métro, boulot, dodo. Ici, le temps s'arrête. C'est le paradis.

Il récite son texte. C'est le même script que celui qu'il vend aux victimes de l'Architecte. Sauf que là, la victime, c'est cette fille. Il lui vend une image. Ils discutent. Elle s'appelle Vanessa. Elle rit à ses blagues. Elle touche son avant-bras. Yann devrait être aux anges. Il est dans un bar de luxe, avec une femme magnifique qui le drague, et il a de l'argent pour payer. C'est le rêve de tout Abidjanais.

Pourtant, au fond de son ventre, une nausée monte. Une "indigestion" morale. Il regarde Vanessa. Il voit ses yeux qui scannent sa montre, sa chemise. Elle ne l'écoute pas. Elle évalue son pouvoir d'achat. Elle joue un rôle, elle aussi. Elle joue la fille intéressée. Lui joue le garçon riche. Deux menteurs assis sur des tabourets en cuir, en train de boire du champagne payé avec de l'argent volé à une veuve. Tout est faux. Le décor, le froid, les sourires, les glaçons. Soudain, Yann a envie de vomir.

— Ça ne va pas ? demande Vanessa, voyant son visage se fermer. — Si... le décalage horaire, murmure Yann. Il faut qu'il parte. Cette comédie lui donne le vertige.

Il jette un billet de 10 000 sur le bar pour le pourboire (un geste fou, inutile) et se lève. Il se dirige vers la sortie, bousculant presque un groupe qui entre. — Pardon ! lance-t-il. — Eh ! Yann ? Yann se fige. Le sang quitte son visage. Cette voix. Il la connaît. C'est une voix du passé. Une voix d'avant le mensonge.

Il se tourne lentement. Devant lui, un jeune homme en polo Lacoste, visage rond, lunettes carrées. Cédric. Son ancien camarade de promo à l'Université. Le major de la promotion. Celui qui a *vraiment* obtenu la bourse. Celui qui est *vraiment* parti à Lyon il y a deux ans. — Putain, Yann ! C'est toi ! s'écrie Cédric en lui donnant une accolade fraternelle. Yann est pétrifié. Il se laisse serrer, les bras ballants. — Cédric... qu'est-ce que tu fais là ? — Ben, les vacances ! Je suis rentré pour dix jours voir les parents. Mais toi ? On m'a dit que tu étais à Paris ! Que tu avais percé !

Le piège se referme. Yann est en Zone 4, habillé comme un prince. Il ne peut pas dire qu'il vit à Abobo. Il doit surenchérir. — Oui... oui, je suis là aussi. En vacances. Cédric recule pour l'admirer. — Waouh. Tu as la classe, vieux ! Tu es où à Paris ? — Bastille, lâche Yann. — Bastille ? C'est cher là-bas ! Tu fais quoi ? — Import-export. Digital. Ça marche fort. Cédric hoche la tête, admiratif, mais avec une petite lueur de jalousie dans le regard. — Propre. Moi je galère un peu à Lyon, tu sais. Les loyers, le Master qui est dur... Mais toi, on dirait que tu as tué le game ! On doit se capter ! On va boire un verre ? Viens, je suis avec des potes !

C'est le cauchemar absolu. Si Yann s'assoit avec Cédric, au bout de dix minutes, la vérité éclatera. Cédric posera des questions techniques sur la France : les impôts, la carte Navigo, les quartiers. Yann ne connaît Paris que par Google Maps. Il se fera griller. — Je... je ne peux pas, Cédric. J'ai une petite qui m'attend. Il désigne vaguement l'extérieur. — Ah, sacré Yann ! Toujours le même ! s'esclaffe Cédric. Ok, donne ton numéro français ! On s'appelle demain sur WhatsApp !

Yann panique. Il ne peut pas donner son numéro ivoirien. — J'ai... j'ai laissé mon tel pro à l'hôtel. Prends mon contact Facebook. Je t'écris. — Ça marche. Allez, profite, le Parisien !

Cédric lui tape sur l'épaule et entre dans le bar. Yann sort en titubant dans la nuit moite d'Abidjan. Il marche vite, très vite, comme si Cédric allait ressortir pour lui demander son numéro de sécurité sociale. Il s'éloigne des lumières de la Zone 4. Il arrive dans une rue sombre. Il s'appuie contre un arbre et vomit. Il vomit le champagne Ruinart. Il vomit les petits fours. Il vomit le mensonge.

Il essuie sa bouche du revers de sa chemise en lin. Il vient de comprendre quelque chose de terrifiant. Il a croisé Cédric, qui vit vraiment en France. Et Cédric avait l'air fatigué, moins bien habillé que lui, inquiet pour ses études. Yann, le faussaire, avait l'air plus "réussi" que le

vrai expatrié. Le mensonge est plus beau que la vérité. C'est pour ça qu'il est si addictif. Mais il est aussi indigeste.

Yann hèle un taxi rouge. — Abobo, dit-il. Le chauffeur le regarde bizarrement. Un type sapé comme ça qui va à Abobo à deux heures du matin ? — C'est 5 000, patron. Yann ne négocie même pas. Il monte. Il veut rentrer dans son trou. Il veut enlever ce costume. Il a voulu jouer au riche. Il a juste réussi à se dégoûter lui-même.

CHAPITRE 11

Le lendemain matin, le téléphone de Yann n'est plus un outil de communication. C'est une grenade dégoupillée posée sur le sol en ciment. Il clignote. Une lumière verte, insistante, qui pulse dans la pénombre de la chambre.

Yann est assis, le dos contre le mur, les yeux rivés sur l'appareil. Il a la gueule de bois, mais pas celle que donne l'alcool. C'est une gueule de bois existentielle, un mélange de honte et de terreur pure. Il ose enfin toucher l'écran. Trois messages WhatsApp de Cédric.

« Hé le Parisien ! Bien rentré ? » « On organise un petit maquis ce soir avec les anciens de la Fac. Tout le monde veut te voir ! » « Réponds quand tu peux. Ne fais pas le ministre ! »

Yann sent une sueur froide perler dans son dos. S'il y va, il est mort. Ils poseront des questions précises. *"Tu habites quelle station de métro ?", "Tu paies combien de taxe d'habitation ?", "Tu connais ce bar à Châtelet ?"*. Au bout de dix minutes, son ignorance le trahira. Ils verront que son bronzage est celui d'un gars qui marche au soleil à Abobo, pas celui d'un cadre enfermé dans une tour à La Défense. Mais s'il n'y va pas, il est suspect. Cédric dira : *"Yann a changé. Il nous snobe. Il se prend pour un Blanc."*

C'est le paradoxe du menteur : pour être crédible, il faut être vu ; mais pour ne pas être démasqué, il faut rester invisible.

Le téléphone vibre à nouveau. Cette fois, c'est Prisca. *« Bébé, Cédric m'a écrit ! Il m'a dit qu'il t'a croisé hier soir ! Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu étais à Abidjan ? »*

Le souffle de Yann se coupe. Le feu se propage. Cédric a parlé. L'information circule. *« Tu es là ? »* insiste un deuxième message de Prisca. *« C'est une surprise ? Tu voulais me faire une surprise ? Dis-moi la vérité Yann ! »*

La vérité. Ce mot résonne comme une insulte dans la chambre moite. Yann imagine la scène : Prisca, folle de joie, qui s'habille pour venir le retrouver. Elle va appeler Cédric. Ils vont recouper les informations. Cédric dira : *"Il m'a dit qu'il repartait bientôt."* Prisca dira : *"Je ne l'ai même pas vu."* Et les mathématiques du mensonge ne colleront plus. 1 + 1 ne fera pas 2. Ça fera zéro.

Yann prend une décision. Brutale. Définitive. Il ne répond pas. Il va dans les paramètres de WhatsApp. *Confidentialité. Vu à : Personne. Confirmation de lecture : Désactivé. Photo de profil : Masquée pour tout le monde.*

Il efface la notification de Prisca sans l'ouvrir. Il efface les messages de Cédric. Il éteint le téléphone. Il retire la carte SIM. Il la regarde, cette petite puce dorée qui contient toute sa vie sociale, ses amours, ses amitiés, sa famille. Il la pose sur la brique. Pour sauver *Yann-le-Parisien*, il doit tuer *Yann-l'Ivoirien*. Il doit devenir un fantôme pour de bon.

Il passera les trois jours suivants enfermé. Il ne sort que pour acheter de l'eau et du pain, la nuit, cagoulé. Il ne va même plus chez l'Architecte. Il prétexte une urgence familiale par mail crypté. Il travaille depuis sa chambre, sur son vieux PC, utilisant la connexion partagée d'une nouvelle puce anonyme achetée au marché noir.

Le quatrième jour, il rallume son téléphone principal, juste quelques secondes, par curiosité morbide. Le déluge. Cinquante appels manqués. Des messages de Prisca, passant de l'inquiétude (« *Yann, réponds !* ») à la colère (« *Tu te fous de moi ?* ») puis au désespoir (« *S'il te plaît, dis-moi juste que tu es vivant.* »). Des messages de son père : « *Ton ami Cédric dit qu'il t'a vu. Ta mère pleure. Tu es où ?* »

Yann lit tout, le visage éclairé par la lueur blafarde de l'écran. Il ne ressent rien. Ou plutôt, il s'interdit de ressentir. Il est comme un chirurgien qui doit amputer un membre gangrené pour sauver le reste du corps. Sa famille est la gangrène de sa réussite. Son amour est le cancer de son ambition.

Il tape un message unique. Un mensonge global, envoyé en copie cachée à Prisca et à son père. « *Désolé pour le silence. On m'a volé mon téléphone professionnel hier soir à la sortie du bar. Je repars à Paris en urgence ce matin pour régler des soucis de sécurité bancaire. Je n'ai pas le temps de passer. Je vous appelle dès que j'arrive en France. Je vous aime.* »

Envoyer. Puis, il remet le téléphone en mode avion. C'est fait. Il a fui. Il a prétendu repartir d'un pays où il est coincé, pour retourner dans un pays où il n'a jamais mis les pieds. Il est maintenant un exilé total. Il n'est nulle part. Il n'est pas en France. Et il n'est plus, socialement, en Côte d'Ivoire. Il habite dans le *Cloud*. Il habite dans le mensonge.

Il se lève. Il a faim, mais il n'a plus rien à manger. Il regarde ses mains. Elles tremblent légèrement. Il a construit un mur de silence autour de lui. Un mur épais, infranchissable. Il est en sécurité derrière ce mur. Personne ne viendra frapper à sa porte pour lui demander des comptes. Mais il réalise soudain qu'un mur qui empêche les autres d'entrer est aussi un mur qui l'empêche, lui, de sortir. Ce n'est plus une chambre. Ce n'est plus une cachette. C'est un caveau.

Il se rassoit devant son ordinateur. Il ouvre le logiciel de l'Architecte. Il lance le programme de *Deepfake*. Le visage de "Jean-Marc", le faux architecte blanc, apparaît à l'écran. Il sourit. Il a l'air heureux, lui. — Salut, mon pote, murmure Yann à l'image. C'est le seul ami qui lui reste.

CHAPITRE 12

Décembre est arrivé sans prévenir, porté par l'Harmattan. Le vent du désert a envahi Abidjan, recouvrant la ville d'une fine pellicule de poussière ocre. Le ciel est devenu blanc, laiteux, effaçant le soleil. Les lèvres gercent, les peaux craquent, et une brume sèche enveloppe les immeubles comme un linceul sale. Pour Yann, c'est le temps idéal. Le monde extérieur ressemble enfin à son monde intérieur : gris, flou, et irrespirable.

Cela fait trois semaines qu'il a coupé les ponts. Trois semaines qu'il vit cloîtré, ne sortant que pour ses sessions chez l'Architecte ou pour des ravitaillements nocturnes. Il est devenu un ouvrier modèle de l'escroquerie. Il maîtrise le logiciel de *Deepfake* mieux que personne. Il a "été" un chirurgien à Marseille, un pilote de ligne à Dubaï, un veuf éploré à Bruxelles. Il a gagné de l'argent. Beaucoup d'argent. Sous son matelas, la liasse a grossi. Huit cent mille francs CFA. Bientôt le million. Il a acheté un petit ventilateur silencieux. Il a acheté un matelas plus épais. Il a acheté des données internet illimitées. Il a acheté le confort de sa prison.

Ce mardi-là, Yann travaille depuis sa chambre. Il est en train de retoucher un faux relevé bancaire de la Société Générale pour rassurer une "cliente" suisse, quand son téléphone "officiel" — celui de la famille, qu'il garde éteint 99% du temps — s'allume tout seul. Batterie faible. Il le branche par réflexe. L'écran s'illumine. Une avalanche de notifications. Mais ce ne sont pas les messages habituels de Prisca demandant "quand tu rentres ?". Ce sont des appels. Dix, vingt appels en une heure. De sa mère. De son oncle Drissa. De Prisca. Même d'un numéro inconnu.

L'estomac de Yann se noue. L'insistance a une odeur. Et cette odeur-là, c'est celle de la catastrophe. Il hésite. Ses doigts tremblent au-dessus de l'écran tactile. Il rappelle Prisca. C'est le maillon le plus faible, celle qui parlera le plus vite. Ça sonne une demi-fois. Elle décroche immédiatement. Elle pleure. — Yann ! Enfin ! Mais tu es où ? On t'appelle depuis ce matin ! — Je suis... en réunion, ment-il, mais la voix n'y est pas. Qu'est-ce qui se passe ? — C'est

Papa. Le mot tombe comme une pierre dans un puits. — Quoi Papa ? — Il est tombé, Yann. Ce matin, dans la cour. L'AVC. Il ne parle plus. On est au CHU de Cocody. C'est grave. Les médecins disent qu'il faut faire un scanner, il faut des médicaments, il faut payer l'admission... Maman est par terre, elle crie ton nom.

Yann ne respire plus. L'image le frappe avec une violence inouïe. Son père, le Vieux, ce roc d'orgueil et de dignité, effondré dans la poussière de la cour familiale. Son père qui se vantait tant du fils "Parisien", trahi par son propre corps. — Il est... conscient ? demande Yann. — On ne sait pas ! Il faut venir, Yann ! Tu dois prendre l'avion ce soir ! Dis-nous que tu arrives ! On a besoin de toi ! La supplication dans la voix de Prisca est insoutenable. — Et l'argent... ajoute-t-elle, la voix brisée par la honte. On n'a rien, Yann. L'hôpital ne veut rien faire tant qu'on ne paie pas la caution. C'est 300 000 francs juste pour commencer.

Le dilemme se dresse devant lui, froid et tranchant comme une guillotine. Il est à Abidjan. Il est à vingt minutes de taxi du CHU de Cocody. Il pourrait y être. Il pourrait tenir la main de son père. Il pourrait relever sa mère. Mais s'il y va, le mensonge explose. S'il apparaît à l'hôpital, en jeans et t-shirt, sans valise, sans billet d'avion, avec son teint de reclus d'Abobo, tout le monde saura. Son père verra, dans son dernier regard peut-être, que son fils n'est qu'un raté qui se cachait à dix kilomètres. L'humiliation tuerait le Vieux plus sûrement que l'AVC.

— Yann ? Tu es là ? Yann ferme les yeux. Une larme, une seule, coule sur sa joue, traçant un sillon dans la poussière de l'Harmattan qui couvre son visage. Il prend la décision la plus lâche et la plus "noble" de sa vie. Il choisit de sauver le mythe plutôt que l'homme.

— Je... je ne peux pas partir maintenant, dit-il. Il n'y a pas de vol avant demain soir. Et avec les grèves ici... c'est bloqué. — Mais Yann ! C'est ton père ! — Je sais ! hurle-t-il presque. Je sais ! Mais je peux faire mieux que venir. Je peux payer. Il se lève, attrape la liasse sous le matelas. L'argent sale. L'argent de l'Architecte. — Je vous envoie 500 000 francs. Tout de suite. Dites aux médecins de faire le maximum. Chambre individuelle. Les meilleurs spécialistes. Je paie tout. — 500 000 ? souffle Prisca. C'est une fortune. C'est la vie sauve. — Oui. Je fais le virement *Wave* sur le numéro de Maman maintenant.

Il raccroche sans attendre la réponse. Il tape le code. *Envoi : 500 000 FCFA. Destinataire : Maman Awa. Confirmer.* L'application tourne. *Succès.*

L'argent est parti. Volatilisé. Yann s'assoit sur le sol. Il vient d'acheter le droit de ne pas être là. Il vient de payer un demi-million pour que sa famille continue de croire qu'il est un héros, alors qu'il est le pire des lâches. Il imagine la scène à l'hôpital. Le téléphone de sa mère qui bipe. La notification. Les infirmières qui s'activent soudain parce que "l'argent est là". "C'est le fils en France qui a envoyé", diront-ils avec respect. "Quel bon fils. Quelle réussite."

Ils loueront son absence. Ils béniront le vide qu'il laisse, parce que ce vide est rempli de billets de banque.

Yann regarde ses mains. Elles sont vides. Il a sauvé son père, peut-être. Mais il a perdu le droit de le pleurer. Dehors, le vent d'Harmattan siffle à travers les persiennes mal jointes. La poussière entre dans la chambre, impalpable, recouvrant le clavier de l'ordinateur, le matelas, le sol. Yann ne bouge pas. Il se laisse recouvrir. Il a l'impression de s'effacer. De devenir lui-même de la poussière. Il est riche. Il est puissant. Il est seul.

Son téléphone vibre à nouveau. Un message texte de Prisca. « *Maman a reçu. Les médecins l'emmènent au scanner. Tu l'as sauvé, Yann. On t'aime. Sois fort là-bas dans le froid.* »

Yann éclate de rire. Un rire sec, sans joie, qui lui déchire la gorge. *Sois fort là-bas dans le froid.* Il fait trente-trois degrés. Il étouffe. Mais elle a raison. Il n'a jamais eu aussi froid de sa vie.

CHAPITRE 13

L'argent a fait son travail. Au CHU de Cocody, les portes se sont ouvertes, les brancards ont roulé, les machines ont bipé. Le père de Yann a été installé dans une chambre climatisée, loin de la cohue des urgences populaires. On a drainé l'hématome, stabilisé la tension, hydraté le corps. Le Vieux est vivant. Mais il est diminué. L'AVC a frappé le côté droit. Sa bouche est affaissée, sa main de fer est devenue une patte molle posée sur le drap blanc.

Trois jours après le virement, Prisca envoie un message. Pas de texte cette fois. Juste une note vocale. Yann l'écoute dans le noir. « *Yann... Il s'est réveillé. Il... (elle renifle) il essaie de parler. On ne comprend pas tout, mais il répète un mot. Il dit "Parisien". Il veut te voir, Yann. Le médecin dit que c'est important pour son moral. Il faut qu'il te voie. Ce soir. S'il te plaît. Ne dis pas non.* »

Yann ferme les yeux. Il ne peut pas refuser. Refuser la dernière volonté d'un homme qu'on a failli perdre est un crime que même lui ne peut commettre. Mais il ne peut pas non plus le faire depuis sa chambre, avec sa *Ring Light* d'amateur et son mur décrépi. Son père a l'œil aiguisé. Il verra la fatigue, il verra la pauvreté des détails. Il faut du grand spectacle. Il faut du cinéma.

Yann se lève. Il enfle sa chemise "de travail". Il part pour la villa d'Angré. Il arrive chez l'Architecte à une heure creuse. L'open-space est calme. Il frappe à la porte vitrée du bureau. L'Architecte lève la tête, surpris. — Tu travailles aujourd'hui ? Je ne t'attendais pas. — J'ai besoin d'une faveur, dit Yann. Sa voix est blanche, sans timbre. — J'ai besoin du Studio A. Celui avec le fond vert. Et j'ai besoin d'un costume. Un vrai. L'Architecte le scrute. Il voit la détresse au fond des pupilles de son meilleur faussaire. Il comprend que ce n'est pas pour une arnaque classique. — C'est pour qui ? demande-t-il. — Pour mon père. Il a fait un AVC. Il

veut voir son fils qui a réussi à Paris. L'Architecte reste silencieux un instant. Un sourire indéchiffrable étire ses lèvres. Il y a de l'admiration, peut-être, ou de la pitié. — Le mensonge suprême, murmure-t-il. Tromper son propre sang. Tu es allé plus loin que moi, Yann. Il ouvre un placard mural. Il en sort une veste de costume Hugo Boss, bleu nuit, cintrée. — Prends ça. Et prends le Studio. C'est cadeau. Fais-lui rêver sa fin de vie.

Une heure plus tard, tout est prêt. Yann est assis dans le fauteuil en cuir de direction. Il porte la veste de luxe. On l'a maquillé pour effacer les cernes de l'Harmattan et de la culpabilité. Derrière lui, le fond vert a disparu sur l'écran de contrôle. À la place, une image haute définition : une baie vitrée donnant sur la Tour Eiffel illuminée et les toits de Paris au crépuscule. C'est une image de banque de données, libre de droits, parfaite, trop nette. Yann règle la lumière. Une lumière douce, dorée, celle d'un bureau feutré de La Défense. Il lance l'appel vidéo.

Ça décroche. L'écran du téléphone de Prisca tremble, puis l'image se stabilise. Yann voit la chambre d'hôpital. Les murs verts pisseux, les tubes, et au milieu, ce corps rétréci, fragile. Son père. Le Vieux le regarde. Son œil valide s'écarquille. Il voit son fils. Il voit le costume Hugo Boss. Il voit la Tour Eiffel derrière, majestueuse, brillante. Il voit la Réussite.

— P... Pa... Le son sort difficilement de la bouche tordue du père. — Je suis là, Papa, dit Yann. Sa voix est assurée, grave, professionnelle. C'est la voix de Jean-Marc l'architecte, la voix du pilote de ligne. Ce n'est pas la voix de Yann. — Pa... ris... souffle le père. — Oui, Papa. Je suis à Paris. Dans mon bureau. Tu vois ? C'est beau, non ? Yann se tourne légèrement pour laisser voir la fausse Tour Eiffel. Le père essaie de sourire. Une larme coule sur sa joue parcheminée. Une larme de fierté pure. — B... Beau... murmure-t-il. Tu... es... Roi.

Prisca apparaît dans le champ. Elle est éblouie. — Oh Yann... C'est magnifique ton bureau. On dirait un film. — C'est grâce à vous, dit Yann. Grâce à tes prières, Papa. Je travaille dur pour que vous ne manquiez de rien. L'argent que j'ai envoyé, c'est juste le début. Je vais vous construire une maison. Une grande. Il ment. Il ment à en perdre haleine. Il empile les briques de vent. Le père hoche la tête faiblement. Il lève sa main valide vers l'écran, comme pour toucher le visage de ce fils prodigue. Yann a un mouvement de recul instinctif. Il a peur que la main traverse l'écran et ne touche que le vide du studio d'Angré. — Je... suis... fier,

bafouille le père. Je... peux... partir. — Non ! dit Yann, et cette fois, la panique perce sous le vernis. Non, Papa. Tu restes. Tu dois voir ça en vrai. Tu viendras. Je te paierai le billet.

Le père secoue la tête. Il est fatigué. Il a vu ce qu'il voulait voir. L'image a suffi. L'icône a remplacé la réalité. Il ferme les yeux. — Merci... mon fils... Prisca reprend le téléphone. — Il s'endort, Yann. Il est épuisé. Mais tu lui as fait tellement de bien. Regarde-le. Il sourit en dormant. Yann regarde le visage apaisé de son père. Il a réussi. Il a pacifié le vieil homme. Mais à quel prix ? Il a volé la vérité de ses derniers instants. Ce père ne meurt pas heureux de son fils ; il meurt heureux d'une chimère, d'un fichier JPEG projeté sur un fond vert.

— Je vous laisse, dit Yann précipitamment. J'ai... j'ai une réunion avec des investisseurs. — Va, mon chéri. Va conquérir le monde. Je t'aime. — Moi aussi.

L'écran devient noir. Yann reste figé. Le silence du studio insonorisé est assourdissant. Il retire la veste Hugo Boss. Il a l'impression qu'elle lui brûle la peau. Il se retourne vers l'écran de contrôle. La Tour Eiffel brille toujours, imperturbable, magnifique, fausse. Yann attrape une chaise. Et dans un hurlement de rage muette, il la fracasse contre l'écran. Le verre explose. La Tour Eiffel se brise en mille éclats numériques. Des étincelles jaillissent. L'Architecte apparaît à la porte, alerté par le bruit. Il voit les dégâts. Il voit Yann, haletant, au milieu des débris de verre. Il ne se fâche pas. Il hoche lentement la tête. — C'est toujours comme ça la première fois, dit-il calmement. La vérité fait mal quand on la casse. Ça sera retenu sur ton salaire.

Yann sort du studio sans un mot. Il marche droit devant lui. Il ne retourne pas à Abobo. Il ne peut plus. Il marche dans la nuit d'Abidjan. Il a tué Yann l'Ivoirien pour de bon. Il ne reste plus que le Fantôme. Et les fantômes n'ont pas de maison.

CHAPITRE 14

Les criminels reviennent toujours sur les lieux de leur crime. Les menteurs, eux, reviennent sur les lieux de leur culpabilité. Il est deux heures du matin. Yann est assis sur un banc en béton, à cinquante mètres de l'entrée des Urgences du CHU de Cocody. Il a retiré sa veste Hugo Boss. Il l'a pliée soigneusement sur ses genoux, comme on plie un drapeau après une défaite. Il porte encore la chemise blanche, désormais froissée et tachée par la sueur de sa longue marche.

De là où il est, il peut voir les allées et venues des ambulances, les familles qui dorment sur des nattes dans la cour, attendant des nouvelles ou une ordonnance. Il sait que son père est là-haut, au troisième étage, dans cette chambre VIP qu'il a payée avec l'argent du vol. Il est le mécène invisible. Le fantôme bienfaiteur. Il voudrait entrer. Juste pour voir. Juste pour vérifier que le Vieux respire vraiment. Mais il y a des vigiles, et surtout, il y a le risque de croiser Prisca ou sa mère.

Yann allume une cigarette. Il ne fume pas d'habitude, mais ce soir, il a besoin de brûler quelque chose. — Tu n'as pas de feu ? La voix vient de sa gauche. Yann sursaute. Il n'a pas entendu l'homme s'approcher. Il tourne la tête. C'est Cédric. Le "vrai" Parisien. Il porte un t-shirt délavé et un short en jean. Il a l'air épuisé. Il tient deux gobelets de café fumant.

Yann se fige. Il veut fuir, bondir, courir dans la nuit. Mais ses jambes sont mortes. Et puis, à quoi bon ? Il est cerné. Cédric ne semble pas surpris. Il s'assoit à côté de lui, calmement, comme s'ils avaient rendez-vous. — Tiens, dit-il en tendant un gobelet. C'est du Nescafé, c'est dégueulasse, mais ça tient chaud.

Yann prend le gobelet. Ses mains tremblent tellement qu'il renverse quelques gouttes brûlantes sur son pantalon chino. — Tu... tu savais ? murmure Yann. Cédric boit une gorgée, regarde les lumières de l'hôpital. — Yann... Abidjan est un village. Et moi, je ne suis pas un touriste. Il soupire. — Quand tu m'as dit "Bastille", j'ai tiqué. Personne ne vit à Bastille, c'est bruyant, c'est pour les touristes. Et puis ton teint... tu as le teint de quelqu'un qui mange du *garba*, pas de quelqu'un qui mange des sandwichs triangle Sodebo. Mais le déclic, c'est le virement. Yann baisse la tête. — Le virement ? — Prisca m'a montré le reçu Wave. Elle était tellement fière. "Regarde, Yann a envoyé 500 000 !". Mais Yann... Wave, c'est local. Quand tu envoies depuis la France, ça passe par des intermédiaires, ça prend des frais, ça change de nom. Là, c'était un dépôt direct. Depuis un kiosque d'Abobo.

Le silence s'installe. Lourd. Définitif. Yann écrase sa cigarette sur le béton. — Tu vas leur dire ? demande-t-il. — Leur dire quoi ? Que leur fils, leur héros, est un mythomane qui se cache dans un trou à rats ? Que l'argent qui soigne le père est de l'argent sale ? Cédric tourne la tête vers Yann. Derrière ses lunettes, son regard n'est pas jugeant. Il est infiniment triste. — Non. Je ne dirai rien. Le Vieux est trop faible. La vérité le tuerait plus vite que l'AVC.

Yann sent les larmes monter. C'est la première fois depuis des mois que quelqu'un lui parle avec vérité. — Je voulais juste... je voulais juste réussir, Cédric. Comme toi. Cédric éclate d'un rire bref, amer. — Comme moi ? Il pose son café. Il retrousse ses manches. — Regarde mes mains, Yann. Yann regarde. Les mains de Cédric sont rouges, gercées, abîmées. La peau pèle sur les phalanges. — Tu crois que je fais quoi à Lyon ? Master en Droit ? Oui, je suis inscrit. Mais je n'y vais presque jamais. Je n'ai pas le temps. Je travaille 35 heures par semaine dans la plonge d'un restaurant gastronomique. Je gratte des casseroles brûlées jusqu'à deux heures du matin. Je dors dans une chambre de bonne de 9 mètres carrés, sans toilettes, au 7ème étage sans ascenseur. Je mange des pâtes au beurre six jours sur sept. Cédric le fixe droit dans les yeux. — Tu sais combien j'ai sur mon compte en banque, là, tout de suite ? Moins quarante euros. Je suis à découvert. J'ai dû emprunter pour payer mon billet d'avion pour venir voir mes parents.

Yann est sidéré. L'image du "Major de promo", du "Succès story", s'effondre. — Mais... tes photos sur Facebook ? La Tour Eiffel ? Les soirées ? — Du vent, Yann ! crache Cédric. C'est du vent ! On ment tous ! On ne peut pas dire à la famille qu'on souffre. On ne peut pas dire qu'on est humiliés, qu'on nettoie la merde des Blancs, qu'on a froid, qu'on est seuls. Alors on sourit. On poste des photos. Et vous, ici, vous croyez au paradis.

Cédric désigne la veste Hugo Boss posée sur les genoux de Yann. — Toi, tu es ici, tu arnaques des gens, tu vis caché... et tu as 500 000 francs à donner d'un claquement de doigts. Il secoue la tête, incrédule. — C'est toi qui as réussi, Yann. Pas moi. Toi, tu as l'argent. Moi, j'ai juste la géographie. Et la géographie, ça ne paie pas les factures d'hôpital.

C'est le monde à l'envers. Le faux riche et le vrai pauvre se regardent sur un banc d'hôpital à Abidjan. L'Occident n'est qu'un décor en carton-pâte. Que l'on soit à Paris ou à Abobo, la seule vérité, c'est la lutte pour ne pas couler.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demande Yann, perdu. Cédric se lève. Il jette son gobelet vide dans une poubelle. — Je ne sais pas, mon frère. Mais tu ne peux pas rester ici. Prisca descend fumer dans dix minutes. Si elle te voit... c'est fini. Il pose une main sur l'épaule de Yann. — Pars. Va loin. Ou alors rentre et dis la vérité. Mais arrête de rester au milieu du gué. C'est là qu'on se noie.

Cédric s'éloigne vers l'entrée éclairée des Urgences. Il retourne jouer son rôle de fils prodige venu de France. Il retourne mentir, lui aussi. Yann reste seul sur le banc. Il regarde la veste Hugo Boss. Il a froid. Il a compris que l'exil n'est pas une question de kilomètres. L'exil, c'est quand on ne peut plus dire la vérité à personne. Cédric est exilé à Lyon. Yann est exilé à Abidjan. Ils sont tous les deux prisonniers du regard des autres.

Prisca va descendre. Yann se lève précipitamment. Il ne peut pas affronter son regard. Pas maintenant. Pas après avoir vu les mains abîmées de Cédric. Il tourne le dos à l'hôpital. Il tourne le dos à son père qui dort là-haut. Il marche vers la route principale pour attraper un taxi. Il a une idée. Une idée folle, dangereuse, mais c'est la seule qui lui reste. Puisqu'il est déjà un fantôme, puisqu'il est déjà un faussaire... autant aller jusqu'au bout. Il ne va pas rentrer à Abobo. Il ne va pas retourner chez l'Architecte. Il va faire ce qu'il aurait dû faire depuis le début. Il va essayer de partir. Pour de vrai. Avec son faux passeport, ses faux relevés bancaires, et l'argent qui lui reste. Quitte à vivre en enfer, autant que ce soit celui où il gèle pour de vrai.

CHAPITRE 15

Tout commence et tout finit dans le hall des départs de l'aéroport Félix Houphouët-Boigny. C'est un lieu qui n'appartient ni à la terre ni au ciel. C'est un sas de décompression, une zone stérile où les climatisations tournent à fond pour geler les émotions et les adieux.

Il est quatre heures du matin. Le vol Air France AF703 pour Paris-Charles de Gaulle est annoncé à l'enregistrement. Yann est là. Il porte la veste Hugo Boss bleu nuit qu'il a volée au studio de l'Architecte. Il porte une chemise blanche froissée. Il n'a pas de bagage en soute. Juste une petite sacoche en cuir en bandoulière, contenant un ordinateur portable, un chargeur, et une brosse à dents neuve. Il ressemble à un businessman épuisé après une mission express. Ou à un joueur de poker qui vient de miser son dernier jeton.

Il avance dans la file d'attente. Autour de lui, des familles pleurent. Des mères serrent des fils dans leurs bras en récitant des prières. Des expatriés blancs, bronzés et pressés, consultent leurs téléphones. Yann, lui, est seul. Il n'a prévenu personne. Son téléphone est dans sa poche, mais il est vide. Il a retiré la carte SIM quelques minutes plus tôt, devant l'entrée du terminal, et l'a jetée dans une poubelle, par-dessus un emballage de sandwich. Avec cette petite puce électronique, il a jeté Prisca, sa mère, son père convalescent, et Cédric. Il a jeté ses remords et ses attaches. Il a jeté Yann l'Ivoirien.

Il arrive devant le premier filtre de police. Le cœur ne bat pas la chamade. C'est étrange. Au contraire, il ressent un calme absolu, liquide, presque surnaturel. C'est le calme des professionnels. Il a passé des mois à fabriquer des faux pour les autres. Il a passé des nuits à étudier les filigranes, les encres réactives aux UV, les polices de caractères des visas Schengen. Dans sa main, il tient son chef-d'œuvre. Un passeport français. Il l'a fabriqué lui-même, sur l'imprimante haute définition de l'Architecte, lors de sa dernière nuit de travail.

Il a utilisé un passeport vierge volé dans le stock. Il a collé sa photo – celle prise avec la *Ring Light*, celle où il a l'air riche et confiant. Le nom sur le passeport n'est pas Yann Touré. C'est *Jean-Marc Durand*. Né à Nantes. Profession : Architecte. Il est devenu son propre mensonge.

— Passeport et billet, s'il vous plaît. Le policier est jeune. Il a l'air fatigué. Il ne regarde pas vraiment les gens. Il tamponne des destins à la chaîne. Yann tend le document. Sa main ne tremble pas. Pourquoi tremblerait-elle ? Il a compris la leçon de Cédric. Le monde entier est un faux. Cédric fait la plonge à Lyon en prétendant être étudiant. L'Architecte est un criminel qui se prend pour un businessman. Son père est fier d'un fils qui n'existe pas. Dans ce monde de miroirs déformants, Yann est peut-être le plus honnête de tous : il admet qu'il joue un rôle.

Le policier ouvre le passeport. Il le passe sous la lampe violette. Yann regarde la lumière UV révéler les sécurités invisibles qu'il a lui-même dessinées. C'est beau. C'est de l'art. Le policier fronce les sourcils. Il regarde la photo. Il regarde Yann. — Vous voyagez léger, Monsieur Durand ? Yann sourit. Ce sourire qu'il a travaillé devant le logiciel de *Deepfake*. Un sourire poli, légèrement arrogant, un sourire de Français qui n'a pas de comptes à rendre. — Un aller-retour express. Les affaires n'attendent pas. Le policier hésite. Il gratte le coin de la page avec son ongle. Un tic nerveux ? Ou une vérification technique ? Le temps s'étire. Une seconde dure un siècle. Derrière Yann, une femme soupire d'impatience.

Yann pense à Cédric, qui gratte ses casseroles dans le froid. Il pense à son père qui dort dans la climatisation de l'hôpital. Il réalise qu'il n'a pas peur de la prison. Si le policier l'arrête, il ira à la MACA (la prison d'Abidjan). Il aura un toit, une gamelle. Il sera puni pour avoir trop rêvé. S'il passe, il ira à Paris. Il aura froid, il sera seul, il devra mentir encore et encore. Les deux options sont des prisons. La seule différence, c'est la température.

Le policier lève les yeux. Il croise le regard de Yann. Yann ne baisse pas les yeux. Il soutient l'échange. Il projette toute sa volonté, toute sa désespérance dans ce regard. *Laisse-moi passer. Je suis déjà mort ici. Laisse-moi aller être un fantôme ailleurs.*

Le bruit tombe, sec et définitif. *Clac*. Le tampon s'écrase sur la page. Le policier referme le passeport et le lui tend. — Bon voyage, Monsieur Durand.

Yann prend le passeport. Il sent la chaleur du papier. — Merci. Il avance. Il ne se retourne pas. Il traverse le portique. Il entre dans la zone duty-free. Les parfums de luxe l'assaillent. Chanel, Dior, Yves Saint Laurent. L'odeur de l'Occident. Il marche vers la porte

d'embarquement numéro 2. Dehors, derrière les grandes vitres sales, on devine la silhouette de l'avion. Un gros insecte de métal qui attend d'avalier ses passagers. L'Harmattan a cessé. Le ciel commence à s'éclaircir. Une aube pâle, grise, se lève sur Abidjan.

Yann pose sa main sur la vitre froide. Il n'est pas heureux. Il n'est pas triste. Il est vide. Il a réussi. Il a traversé le miroir. Yann Touré est resté de l'autre côté de la douane. Celui qui monte dans l'avion est une fiction. Et les fictions ne ressentent pas la douleur. Il avance dans la passerelle télescopique. Le froid de la cabine l'appelle.

T ABLE DES MATIÈRES

Dédicace	5
Chapitre 1 — 34 Degrés à l'ombre	7
Chapitre 2 — La Banque des Mensonges	10
Chapitre 3 — Le Bureau des Fantômes	13
Chapitre 4 — Le Syndrome de la Taupe	16
Chapitre 5 — Le Fantôme de l'Amour	19
Chapitre 6 — L'Architecte des Ombres	22
Chapitre 7 — Le Goût des Cendres	25
Chapitre 8 — Le Froid Tropical	28
Chapitre 9 — Le Visage de la Bête	31
Chapitre 10 — Les Vacances du Fantôme	34
Chapitre 11 — Le Mur du Silence	37
Chapitre 12 — L'Harmattan	40

Chapitre 13 — La Dernière Image	43
Chapitre 14 — Le Miroir aux Alouettes	46
Chapitre 15 — Zone Internationale	49

